De l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale.

Discours qui a obtenu la Mention honorable etc. L. C. Dechazelle Lyonnais.

Paris 1864 (108 pages)

1708

DE L'INFLUENCE
DE LA PEINTURE
SUR
LES ARTS D'INDUSTRIE
COMMERCIALE.

« Périclès, ayant résolu d'illustrer son admininistration par » des monumens dignes du siècle où il vivoit, donna le mou- » vement le plus rapide aux arts cultivés dans Athènes. A sa » voix, les manufactures, les ateliers de cette ville célèbre » se remplirent d'une infinité d'ouvriers et de manœuvres, dont » les travaux étoient dirigés par des artistes intelligens, d'après » les dessins de Phidias ».

BARTHELEMY, *Voyage d'Anacharsis.*

DISCOURS

QUI A OBTENU

LA MENTION HONORABLE

SUR CETTE QUESTION

PROPOSÉE PAR L'INSTITUT NATIONAL:

Quelle est l'influence de la Peinture sur les Arts d'industrie commerciale ? Faire connoître les avantages que l'État retire de cette influence, et ceux qu'il peut encore s'en promettre.

PAR P. T. DECHAZELLE,

Membre de la Chambre de Commerce et du Conservatoire des Arts de Lyon.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

AN XIII. — 1804.

DISCOURS

QUI A OBTENU

LA MENTION HONORABLE

SUR CETTE QUESTION

PROPOSÉE PAR L'INSTITUT NATIONAL :

Quelle est l'influence de l'Industrie sur les Arts d'agrément ? Quelle connexité les premiers ont-ils avec l'Industrie ? Quelle influence, et ceux-ci peuvent-ils encore s'en promettre ?

PAR P. T. DECHANELET,

Membre de la Chambre de Commerce et du Conservatoire des Arts de Lyon.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

An XIII. — 1805.

DISCOURS
SUR L'INFLUENCE
DE
LA PEINTURE.

PREMIÈRE PARTIE.

« Nullam majores nostri artem esse voluerunt
» quæ non aliquid reipublicæ commodaret ».

C'EST à l'époque où nos musées sont enrichis des plus rares chefs-d'œuvre antiques et modernes, où nos peintres français, supérieurs dans tous les genres, rivalisent de gloire avec les plus grands maîtres des écoles anciennes, que l'Institut national propose la question suivante :

Quelle est l'influence de la Peinture sur les Arts d'industrie commerciale, et quels

sont les avantages que l'Etat retire, et peut se promettre encore de cette influence ?

De toute part l'émulation s'anime; l'enthousiasme, qui fermente dans les esprits, fait présager d'heureuses découvertes; et c'est pour mieux diriger l'essor du génie national vers un but d'utilité publique, que la première société savante de l'Europe, veut connoître aujourd'hui comment la peinture pourroit opérer la régénération ou augmenter la prospérité des manufactures françaises.

Quelques connoissances pratiques dans l'art du peintre et dans celui du manufacturier, encouragent l'auteur de ce Discours à examiner une question si intéressante, par les idées utiles dont elle doit occasionner le développement.

Les manufactures brillantes, qui faisoient le désespoir des nations rivales, et dont l'infatigable activité nous enrichissoit des trésors des deux mondes, penchent sensiblement vers leur déclin. Le sujet proposé par

l'Institut est donc un cri d'appel à tous les fabricans qui se sont distingués dans l'exercice de leurs professions; et les vues libérales et patriotiques des juges de ce concours, doivent doubler encore la confiance et le zèle de ceux dont ils veulent bien interroger l'expérience.

« Quel pouvoir supérieur a rassemblé, » vêtu, civilisé les peuples » ? s'écrie l'auteur de l'*Histoire des Établissemens des Européens dans les Indes.* « C'est le com- » merce, répondent à-la-fois tous les hommes » éclairés ».

En remontant à l'origine des relations commerciales, on voit que les nations diverses, qui s'étoient contenté d'abord d'échanger leurs productions indigènes, ne tardèrent pas à connoître de nouveaux besoins. L'industrie s'anima pour les satisfaire; et le commerce, comme une tige féconde, se divisant en plusieurs branches, fit bientôt découvrir que les manufactures en étoient la plus fructueuse. Elles donnèrent une plus grande valeur aux produits de l'agriculture,

et occupèrent une population surabondante, qui, sans leur secours, eût langui dans la misère et l'oisiveté, ou eût été réduite à chercher un sol qui pût la nourrir. Les beaux arts prirent naissance, et multiplièrent les jouissances des peuples qui avoient un grand superflu à consacrer aux fantaisies du luxe. En activant la circulation des richesses, ils concoururent à la prospérité commune des États. La peinture, sur-tout, exerça la plus heureuse influence, et parut comme l'astre radieux qui distribue la chaleur et la lumière aux sphères dont il est environné.

Son action favorable se fit sentir dans tous les genres d'industrie commerciale qui pouvoient se prêter aux gracieuses combinaisons du goût; mais l'on doit remarquer que les manufactures les plus actives et les plus ingénieuses, semblent toujours avoir été celles où se fabriquent nos habits. Dans les moyens de nous vêtir, nous cherchons ceux de nous parer; l'habillement paroît appartenir à la taille de l'individu qui s'en

couvre, et faire partie de sa beauté. Ce fut donc pour embellir les tissus destinés à cet usage, que l'homme dut employer les plus agréables ressources de son imagination.

Lorsque les poils des animaux eurent acquis, à l'aide du fuseau, la ténuité et la consistance d'un fil, la tisseranderie, modelée sur les fibres croisées de certaines écorces, produisit une pelleterie artificielle sur laquelle il fut aisé de répandre l'agrément des couleurs. L'art de la teinture, connu de toute antiquité, permit d'abord aux tisserands de mélanger les nuances dans l'ourdissage des chaînes ; et bientôt les travaux de haute-lice offrirent à l'industrie, perfectionnée par le goût et par la peinture, une surface de fils tendus, dans lesquels la navette ou l'aiguille entrelaça des brins colorés, qui formèrent les premiers ornemens.

Les Babyloniens inventèrent, dit-on, les ouvrages de haute-lice ; les Phrygiens, la broderie ; et les Egyptiens certains procédés pour peindre, par l'impression, divers sujets

sur des étoffes unies. Il est à présumer que la peinture fournissoit les modèles nécessaires à ces arts différens; de même qu'elle embellissoit les meubles, les vases, les bijoux, les armes; mais ces temps sont trop reculés, et les notions qui nous en ont été transmises sont trop insuffisantes, pour que nous puissions faire remonter nos observations jusques-là. Laissant donc aux antiquaires des recherches inutiles au plan que j'ai dû me proposer, il me suffira sans doute de considérer l'influence de la peinture, à l'époque où les arts, après un long sommeil, se réveillèrent en Europe.

L'industrie commerciale se trouvoit alors réduite au même état de dégradation que la peinture. Dans la froide monotonie qui régnoit par-tout, nulle production ne se distinguoit que par le caractère de maigreur, et l'intempérance d'ornemens qu'avoit introduit le goût gothique. Les plus riches étoffes ne présentoient que d'insipides compartimens, dont les modèles ne se trouvant point dans la nature, se reproduisoient sans va-

riété ; et si l'on apporta en Europe quelques toiles des Indes, les ouvriers, accoutumés à leur routine, ne cherchèrent point à les imiter. Les plus belles substances colorantes barriolèrent, mais n'embellirent pas les lambris et les meubles sur lesquels on les appliquoit ; l'orfévrerie surchargeoit de mauvais ornemens, des formes sans graces ; enfin les monnoies, cet utile agent du commerce, aussi grossièrement gravées que mal frappées, donnoient toute facilité aux contrefacteurs.

L'absence générale du goût, laissant au même niveau les artistes et les artisans de toutes les nations, rien ne sollicitoit le commerce à transporter des produits qui se fabriquoient à-peu-près par-tout, et de la même manière. Cette assertion n'est pas dénuée de preuves ; elles sont consignées dans l'*Histoire du moyen Age*. La servitude personnelle, qui attachoit à chaque seigneur des ouvriers de tout genre, le dispensoit, pour les services industriels, d'avoir recours à ses voisins : mais dès que l'aurore des beaux arts vint

dissiper les ténèbres, tout changea de face.

Les premiers rayons de lumière brillèrent à Florence ; et, malgré les discordes civiles et les guerres sanglantes auxquelles cette République étoit en proie, ses industrieux habitans purent bientôt fournir aux autres contrées de l'Italie, les objets agréables qui ne se fabriquoient que chez eux. Les étoffes, les bijoux, les vases, les meubles, acquirent soudain, par les délicatesses de l'art, une valeur indépendante de celle des matières dont ils étoient composés. Des ouvriers, guidés par d'habiles artistes, établissoient à l'envi diverses manufactures; et le goût du luxe, qui se propageoit chez la plupart des peuples de l'Europe, avec plus de rapidité que les moyens de le satisfaire, rendit les autres nations tributaires de celle-ci.

François Ier appela et accueillit tous les hommes qui pouvoient répandre la lumière dans son royaume. Léonard de Vinci, trop âgé pour que son rare génie pût seconder les projets du monarque, ne parut se rendre auprès de lui que pour expirer dans ses bras,

et fournir à la postérité un exemple mémorable du touchant hommage rendu à ses talens par un prince digne de les apprécier.

Le Primatice, entouré de ses nombreux élèves, et des excellens peintres qu'il dirigeoit, fut celui qui contribua le plus à opérer en France cette régénération propice que Léonard étoit venu commencer. Il fit exécuter un si grand nombre de dessins, qu'on vit éclore en peu de temps une infinité de pièces façonnées d'après ces bons modèles.

Le Rosso concourut, avec le Primatice, à faire pénétrer l'influence de la peinture dans tous les ateliers : comme dessin, elle épuroit les formes, varioit les combinaisons; comme couleur, elle revêtoit de teintes brillantes les plus tristes surfaces, et elle communiquoit ainsi aux différens produits de l'industrie, ses illusions les plus séduisantes. Ce fut elle qui inspira les ouvriers, que Bernard Palissy sut employer à émailler ses belles poteries : enfin la peinture enfanta, dans tous les genres, des merveilles, qui

attestèrent bientôt la magnificence et le génie du Souverain.

Jean Cousin, peintre français, hérita des divers talens du Primatice, et la fécondité de son art fut également favorable à l'industrie commerciale; mais cet éclat fut de peu de durée. L'Ecole Française, célèbre dès sa naissance, partagea dans la suite le sort des Ecoles d'Italie.

La pureté des formes antiques, retracée dans les ouvrages de Raphaël et de ses émules, s'étant altérée dans l'école des Carraches, Le Brun qui avoit étudié avec prédilection la manière de ces maîtres, renchérit encore sur la pesanteur de contours qui s'étoient fait remarquer dans leurs productions. Ce peintre, nommé par Colbert à l'intendance universelle des arts dépendans du dessin, imprima le caractère de son goût à tous les objets susceptibles d'être influencés par la peinture. L'ordonnance pompeuse de ses ouvrages convenoit aux penchans fastueux du monarque dont il décoroit les palais. Par le crédit qu'il avoit

à la Cour, il laissoit dans l'éloignement les rares talens du jeune Le Sueur, et les beautés sévères du Poussin ne purent prévaloir contre l'étalage imposant de ses compositions théâtrales. On perdit ce goût simple et pur qui ne distribuoit les ornemens qu'à propos et avec discrétion; les meubles surchargés de figures grotesques et d'enroulemens tourmentés, n'offrirent plus aux regards, les formes aimables qui avoient été empruntées des monumens grecs, et Le Brun, dictateur des arts en France, traçant des plans aux sculpteurs, aux orfèvres, aux serruriers même, et aux menuisiers, gâta leurs ouvrages en voulant trop les orner. Cet artiste, si justement célèbre à d'autres titres, laissa des successeurs qui imitèrent ses défauts sans posséder ses grandes qualités. Ceux-ci s'efforçant d'éblouir par le prestige de la machine pittoresque, s'éloignèrent de plus en plus de la route du vrai beau, et entraînèrent dans de faux sentiers les arts d'industrie qui marchoient sous leurs enseignes. Enfin, après un siècle d'une décadence

progressive, et qui alloit être consommée, un artiste a tenté de soulever dans son école le masque qui, depuis long-temps, couvroit le front de la peinture : l'idole a disparu, le vrai culte s'est rétabli....

« *Ainsi a commencé dans les arts*, dit un des auteurs du Dictionnaire entrepris par Watelet, *une révolution d'autant plus étonnante, qu'il est presque inoui qu'on ait vu une nation remonter d'un goût factice et éblouissant, à un système de beautés simples et sévères.* L'influence de la peinture régénérée en France, s'est manifestée premièrement dans l'agencement des parures des femmes. Le costume de la Grèce antique, fidèlement retracé sur la scène par les soins des artistes, est bientôt descendu dans la société. La décoration intérieure des appartemens n'a point tardé à éprouver la même réforme. David fit, le premier, façonner pour son usage des siéges, des tables, des lits à la manière des anciens; et il ne falloit rien moins, peut-être, que l'exemple d'un peintre d'une telle réputation pour intro-

duire un aussi prompt changement dans la forme, et dans les ornemens de ces objets d'utilité domestique.

Après avoir essayé de faire connoître, par des exemples puisés dans l'histoire, que le génie de la peinture influa toujours sur les arts d'industrie commerciale, je tâcherai de démontrer que le lustre des manufactures françaises, et la prospérité dont elles jouissent généralement, correspondent au degré d'influence que la peinture exerce sur l'art qui les distingue. En effet, les vases d'or et d'argent, de porcelaine et même d'argile; les bijoux, les armes, les meubles, les papiers peints pour tapisseries, les indiennes, les dentelles, les rubans, les ouvrages de modes, les étoffes brodées et les tissus brochés, éprouvent plus ou moins, entre les mains de l'ouvrier qui les façonne, les salutaires effets de cette influence. C'est en considérant l'état actuel de chacun de ces arts en particulier, et en rappelant les vicissitudes qu'ils ont subies, que nos observations ne laisseront peut-être aucun

doute sur la cause réelle de leurs progrès ou de leur décadence.

L'orfévrerie signala la première, et avec le plus de succès, les heureux effets de la renaissance des arts. Les grands peintres Florentins ne dédaignoient pas de retracer, d'après les modèles antiques, des bas-reliefs que les Baccio Baldini, les Maso Finiguera, les Cellini, et autres habiles orfévres, modeloient ou gravoient sur les ouvrages destinés aux Souverains. Le goût en ce genre suivit constamment, depuis cette époque, la rectitude, ou imita les travers du génie de la peinture.

Claude Balin, sous le ministère de Richelieu, illustra en France cette riche profession de l'orfévrerie, qui distingue si éminemment aujourd'hui l'industrie parisienne. Les ouvrages du Poussin, et les restes de l'antiquité servirent aux études de cet habile ouvrier. Les deux Germains se firent remarquer après lui; mais si les successeurs de Balin eussent constamment suivi les mêmes principes, et consulté comme lui

de bons modèles, l'orfévrerie, dès le commencement du siècle dernier, n'auroit pas terni, par des guillochis insignifians, l'éclat des brillans métaux qu'elle prétendoit rendre plus précieux encore. On la vit alors, par l'amas indigeste des ornemens les plus bizarres, imiter jusqu'à certains enroulemens de cuir, dont Borromini avoit fait usage dans ses cartouches ridicules. Depuis que la peinture, régénérée dans l'Ecole Française, a fait disparoître tous les vestiges de ce goût monstrueux, Paris, cette moderne Athènes, peut s'enorgueillir encore d'avoir égalé Corinthe dans le travail des objets de luxe. Aussi voit-on chaque jour l'étranger fastueux, entraîné dans ses ateliers par un attrait irrésistible. Avec quelle avidité ses regards parcourent tant de dépôts éblouissans où l'or étincelle, façonné de mille manières ! N'est-ce pas l'art du dessin qui enfanta ces merveilles ? La peinture n'inspira-t-elle pas l'ouvrier qui sut opposer les teintes sombres d'un feuillage bronzé sur le luisant de ces lames d'or ?

Ne guida-t-elle pas le burin dont les tailles nuancèrent ces rinceaux gracieux ? N'en doutons pas; cet art mûrit les fruits que son influence fait naître; il enseigne au lapidaire le moyen d'augmenter le lustre des perles, ou les feux du diamant, par l'adroite combinaison des jeux de la lumière et de l'ombre. L'artifice des émaux multiplie sous sa main les effets du rubis, du lapis, ou de l'émeraude; et ces agréables matériaux, fournis par la peinture, mettent toutes les ressources de cet art à la disposition du bijoutier intelligent. Les talens de Petitot, si célèbre dans la peinture en émail, s'étoient d'abord signalés dans l'exercice de cette profession; et les miniatures de ce maître, incrustées dans des ouvrages en orfévrerie, dans le cristal de roche et autres matières précieuses, communiquèrent aux bijoux, enrichis par son pinceau, une valeur absolument étrangère aux calculs du commerce. Cet art d'industrie, aujourd'hui si docile à l'influence de la peinture, est parvenu dans la Capitale au plus haut point

de prospérité. L'écaille, l'ivoire, la nacre, le corail, les perles, forment, avec les métaux précieux, les plus heureux assemblages; et lorsque ces objets sont façonnés sous la direction d'habiles dessinateurs, ils peuvent soutenir la comparaison avec ce qui s'est fait de plus recherché sous le pontificat de Léon X.

Si les arts ne dédaignent pas d'embellir les joyaux, enfans de la mode, la vaisselle qui brille sur nos buffets, ils s'empresseront encore de décorer les armes qui doivent être la véritable parure des guerriers. L'héroïsme du militaire français nous reporte vers ces temps chevaleresques, où tout le luxe des paladins consistoit dans la richesse de leurs armures. Dès le commencement du seizième siècle, d'excellens artistes prirent plaisir à ciseler celles de nos chevaliers: quelques-unes sont conservées dans les arsenaux; elles annoncent évidemment l'influence exercée par la peinture sur les ornemens que ces objets peuvent recevoir. Il en est qui paroissent avoir été fabriquées

d'après les dessins de Jean Cousin, le fondateur de notre école. Ce savant peintre prêtoit, comme nous l'avons dit, le secours de ses talens à tous les arts d'industrie qui promettoient d'illustrer son pays. On le voyoit, tour à tour, retracer sur la toile les grands événemens de l'histoire; peindre sur les vitraux des temples les fastes de la religion; embellir la demeure des rois de meubles sculptés d'après ses dessins, et décorer ingénieusement les cuirasses et les épées des héros français. Il enrichissoit la batterie des fusils et des carabines de figures chimériques qu'il savoit agencer avec adresse, pour leur faire occuper des compartimens difficiles à remplir. Le grand goût, appliqué à ce genre d'industrie, loin de se perfectionner, s'éteignit par degrés après lui; et de nos jours le *poli*, tant estimé des Anglais; ce travail de la patience et non pas du génie, a été substitué dans les ateliers où se forgent les armes, à la richesse de ces ornemens, uniques et précieux produits de l'imagination des peintres.

La fabrique de Versailles, si digne de sa renommée, cherche à surpasser les manufactures étrangères par ce *poli* tant à la mode; elle l'emporteroit encore plus aisément, et avec plus de gloire, par les embellissemens que le crayon de nos dessinateurs pourroit répandre sur ses armes.

L'art du dessin, en offrant à notre industrie les moyens d'ajouter de l'agrément aux objets qui ne sont qu'utiles, peut en protéger avantageusement le débit dans le commerce, contre les atteintes de la rivalité étrangère. Quelle valeur les travaux de la gravure et l'artifice du pinceau n'ont-ils pas ajouté, dans la librairie, à certaines éditions somptueuses! Les presses célèbres des Didot, des Ybarra, des Bodoni, des Baskerville, offrent à l'imagination du lecteur toutes les jouissances réunies. N'a-t-on pas dû même s'appercevoir qu'indépendamment des services que la peinture a rendus de tout temps à l'industrie commerciale, chaque jour elle ranime encore des arts éteints, ou en fait éclore de nouveaux?

Elle a reproduit pour la décoration des temples et des palais, l'effet éblouissant des vitraux en couleurs. Déjà se renouvelle l'emploi des sculptures *plastiques*, dont les Grecs et les Romains ornoient leurs édifices avec tant de goût et à si peu de frais. Cette branche d'industrie, dont le Bramante et Raphaël avoient favorisé le retour, et qui fut négligée après eux, doit reprendre à Paris un nouveau lustre, à l'aide des talens qui font la gloire de notre école. Rien de ce qui doit plaire aux yeux et nourrir l'imagination ne restera dans l'oubli; le Français est naturellement organisé pour les travaux de goût; l'heureux climat où il respire, les productions variées de la nature qui naissent à l'envi sur le sol qu'il habite, inspirent son génie, et fertilisent sa pensée. Pourquoi des provinces industrieuses ont-elles été privées jusqu'à ce jour d'une nouvelle organisation d'école de dessin? Entre les villes qui ont des droits à un établissement si favorable, telles que Lyon, Tours, Saint-Etienne, Genève, Jouy, Bruxelles, ou Anvers,

nous ne citerons que Saint-Etienne. Mille talens n'y attendent pour se développer et produire, que l'impulsion d'un peintre exercé qui puisse propager les principes régénérateurs des grands maîtres modernes. Quelques armuriers de cette cité laborieuse essayèrent, dans un temps où les arts étoient à-peu-près nuls chez eux, d'orner de ciselures et de travaux d'incrustation, des armes de luxe dont la demande leur avoit été faite. Ils parvinrent, malgré l'absence de toute espèce de modèles, et par le seul instinct d'un goût naturel, à finir des ouvrages dignes d'être approuvés de nos jours à Paris. Si l'influence de la peinture eût guidé l'essor de leur génie; si, plus voisins de la capitale, ils eussent pu parcourir les riches dépôts qu'elle ouvre au public, s'éclairer enfin par les conseils ou la critique des artistes, ils auroient enfanté des prodiges, et l'émulation entre Saint-Etienne et Versailles se fût animée au profit de l'art. Il est temps que le flambeau de l'Ecole Française répande sa clarté jusque sur ces cantons agrestes. L'ame de

l'artisan forésien n'est point insensible aux impressions du beau ; ses mains robustes, accoutumées à trancher l'acier, deviennent souples et caressantes quand elles quittent le marteau pour manier le ciseau ou le burin. C'est vous que je cite en témoignage de la vérité de mon assertion, pasteurs de ces contrées ! Vous, que je vis sur le penchant du mont Pila ciseler des coupes rustiques ! Quel maître vous avoit enseigné l'art de modeler sur leurs contours une branche flexible ? Où aviez-vous puisé le modèle de ce coffret dont les ornemens conservoient quelque trace de ceux qu'imaginoient les Grecs ? Quoi ! sans étude, sans patron, sans autre outil que vos couteaux grossiers, le bois se façonne entre vos doigts avec tant de grace !!.... Sous l'ombrage du chêne où vous étiez assis, je me rappelai le défi des bergers de Virgile, et dans le même instant il me sembla reconnoître dans vos mains la coupe d'Alcimédon, qui devoit être le prix du vainqueur (N° 1).

O toi, que la nature a formé pour les

arts! confie tes troupeaux au pâtre qu'elle abandonne à ces soins obscurs; viens dans nos écoles perfectionner ton goût par la contemplation des chefs-d'œuvre de la peinture; je vois ton étonnement..... Est-il pour moi besoin de modèle? N'ai-je pas remarqué, sur la fin de l'automne, les feuilles, tombant sur la terre, se croiser fortuitement en lozanges, et dessiner sur le sol humide d'agréables compartimens? N'ai-je pas vu, dans les froids hivers, le lierre verdoyant embrasser le tronc dépouillé du hêtre, et lui prêter sa parure?

Artiste ingénu, dont le talent s'ignore lui-même, sache que si le repos n'est doux qu'après les fatigues; si le prix des jouissances n'est bien senti qu'après les privations, l'art aussi ne plaît que par les contrastes, et que sans la sobriété, le goût et la raison réprouvent l'abondance. La nature sans doute offre les modèles les plus parfaits, mais il faut les imiter avec choix, et ne dispenser les ornemens qu'avec mesure; car les règles que l'art observe ne sont que l'expé-

rience de ses succès. Viens donc éclairer ton jugement par l'étude, et ton ciseau produira des merveilles.

L'on conçoit en effet, que les Michel-Ange, les Corrège, les Rembrand, les Bakhuisen, auroient pu deviner les arts qu'ils illustroient, comme Anich devina l'astronomie et les secrets de la mécanique. Mais quels que soient les dons que la nature ait voulu prodiguer à ces hommes rares, leurs talens seroient demeurés au-dessous de la portée de leurs génies, s'ils eussent constamment dédaigné l'étude des principes. De même les genres d'industrie sur lesquels la peinture peut exercer son influence resteront bornés dans leurs moyens, s'ils sont privés des ressources que la connoissance de l'art du dessin peut leur procurer.

Cet art, appliqué plus particulièrement depuis quelques années à la fabrication des meubles, les a tellement perfectionnés, soit pour l'élégance des formes, soit pour la commodité de l'usage, que leurs contours

charment les yeux lors même qu'ils sont dénués de riches ornemens.

Ces objets forment une des parties les plus essentielles de la décoration intérieure de nos logemens, et le goût de leur composition a nécessairement suivi celui de l'architecture. Comme ces trois grands arts se rattachent tous au dessin, nous regarderons la peinture comme exerçant une influence réelle sur cette branche d'industrie, abstraction faite des morceaux de peinture et de sculpture dont certains meubles sont ordinairement décorés.

Sous le règne de François 1er, des lits, des tables, des siéges, des armoires en bois commun aussi admirables par leur élégante simplicité que par la netteté de leur exécution, étoient d'un usage général. Ces mêmes meubles, sous le règne de Louis XIV, n'ont présenté aux regards étonnés, que des matières précieuses employées avec prodigalité, mais sans grace; avec faste, mais sans finesse, par des ouvriers obligés, pour la plupart, de se conformer à des dessins

d'un goût vicieux. Que n'auroit-on pas dû attendre des connoissances variées d'André-Charles Boule, ébéniste célèbre, sculpteur en mosaïque, peintre et graveur ? Si le Poussin, forcé de fuir les tracasseries de ses envieux, en devançant Le Brun dans notre école, eût pu soumettre les arts d'industrie aux grandes et sages combinaisons de son génie sublime, nos meubles eussent pris dès-lors le caractère qui se fait admirer aujourd'hui dans leur construction. Qu'il me soit permis de faire ici une seule remarque : évitons de jeter les yeux sur les *consoles chantournées*, sur les siéges richement incommodes du siècle de Louis XV; portons nos regards autour de nous sur ces fabriques nombreuses qui, depuis quelques années, ont répandu leurs produits dans l'Europe entière, et reconnoissons la magique influence d'un talent supérieur en peinture. Depuis que l'Auteur du tableau des Horaces a fait exécuter, comme nous l'avons dit, des meubles à la manière des anciens, l'industrie s'est empressée de mettre à con-

tribution les médailles, les bas-reliefs, et tous les monumens de l'antiquité, pour y puiser des modèles (N° 2).

Mais indépendamment de cette réforme accélérée par l'heureuse tentative de David, la peinture peut rendre au commerce industriel en général, les plus signalés services. Par la magie des couleurs et de l'*effet*, elle imite les matières les plus rares, et en les assortissant à son gré, elle produit souvent, comme par échantillon, dans les ouvrages d'un maître accrédité, le simulacre attrayant des objets dont l'essai réel eût été trop dispendieux. Le tableau semble dire au décorateur, à l'orfèvre, à l'ébéniste, au compositeur de costume : *vois ce que tu peux ;* et à l'opulent citadin : *voilà ce que tu desires.* C'est ainsi que le commerce se nourrit d'inventions pittoresques, et accroît de plus en plus les richesses et la prospérité communes.

Quelle magnificence l'horlogerie de Paris, si estimée pour la perfection de ses mécaniques, n'étale-t-elle pas dans ces composi-

tions allégoriques où la poésie de l'art du décorateur étonne toujours par ses inépuisables ressources! Ces cadrans, registres funèbres, où l'avare destin inscrit les momens qu'il nous laisse, n'offrent pourtant à nos yeux que des emblêmes de gaîté: la faulx du Temps, les ciseaux des Parques, restent cachés sous des fleurs, et l'on ne voit que le char du Dieu du jour, et la danse des Heures: chimères aimables qui se vendent au poids de l'or, et ne sont que le produit des crayons d'un dessinateur!

Notre supériorité dans tous les genres d'industrie que la peinture perfectionne, et notamment dans la fabrication des meubles, est si généralement reconnue, que naguères un riche particulier Anglais voulant se procurer un chef-d'œuvre, ne pensa point qu'il dût s'adresser aux menuisiers de Londres, mais il eut recours aux talens d'un architecte (N° 3), à ceux d'un peintre, et d'un ébéniste de Paris. Cet exemple ne sauroit être perdu pour des Français : ne doivent-ils pas se persuader que leur école

de peinture étant la première, ou disons mieux, l'unique en Europe, c'est chez eux que réside le sentiment du vrai beau, et que dans leurs ateliers seuls l'on trouve les moyens d'en développer les heureux effets? Que devons-nous penser de l'engouement scandaleux de ces prôneurs de modes étrangères, qui vont au-delà du Pas-de-Calais chercher les modèles de ces voitures écrasées et informes, de ces habits écourtés, de ces guêtres grossières, dont le goût français n'auroit pas dû tolérer l'usage?

Nous avouerons pourtant avec justice que les Anglais ont, les premiers, emprunté les formes qui se retrouvent dans les monumens de l'antiquité pour les porter sur les produits de leurs manufactures de poterie. Ils surent donner du prix à de simples vases de terre, quand nous conservions encore dans ces objets, que l'art peut embellir, le goût factice et dépravé qui, chez nous, infecta si long-temps les sources de l'enseignement. Mais depuis que l'école de Vien a propagé l'heureuse imitation des

modèles antiques, nos manufactures de porcelaine ont cessé de montrer ces inventions puériles et grotesques qui rendoient méconnoissables les vases les plus usuels, en les déguisant en magots et en chimères ridicules. Des formes aimables et commodes, inspirées par le besoin, et décorées avec grace, ont fait disparoître ces bizarreries; la main même de la peinture étend sur la porcelaine le vif émail qui rend cette poterie si précieuse. En voyant l'or étinceler sur un champ de pourpre et d'azur, l'on se demande si les vases Myrrhyns, que Pline a tant vantés, et dont le prix étoit sans mesure, pouvoient surpasser les merveilles dont les manufactures nationales de Sèvres éblouissent aujourd'hui nos regards. Dans ces peintures ravissantes, ainsi que dans les tentures des Gobelins, et les tapis de la Savonnerie, ce n'est plus l'industrie commerciale, c'est, pour ainsi dire, l'art de la peinture lui-même, qui est sorti de son atelier pour se prêter aux fantaisies du luxe. Mais si le haut prix de ces objets n'en permet

l'usage qu'à certaines classes de la société, l'on peut se flatter que l'influence de la peinture, s'étendant sur des poteries moins chères, daignera meubler aussi le buffet du citoyen modeste. Elle lui fournira bientôt une vaisselle, dont la matière commune, mais agréablement modelée, présentera du moins l'empreinte du goût national. Les vases d'argile que différens manufacturiers ont apportés dernièrement à l'exposition du Louvre, confirment cette espérance (N° 4).

Parmi les diverses productions exposées dans cette foire nationale, de belles tapisseries en papiers peints ont attiré l'attention. L'influence de la peinture qui s'exerce dans toute son étendue sur ce genre d'industrie, communique à ses produits un attrait vraiment magique; cet art, comme un vrai Protée, se métamorphose sans cesse, et plus il se renouvelle, plus la fantaisie s'y attache. Figures, animaux, fleurs, architecture, paysages, chimères même, tous les objets de la nature, tous les rêves d'une brillante imagination, sont repré-

sentés sur ces frêles tentures avec une séduction qui réveille sans cesse les desirs du consommateur. Le brillant des métaux, le velouté du drap, le lustre des satins et des damas, imités jusqu'à l'illusion sur le papier, mettent à la portée des classes les moins aisées de la société un luxe d'ameublement qui n'étoit jadis permis qu'à l'opulence. Ce genre, inventé par les Chinois, apporté par les Anglais, et perfectionné en France, forme en ce moment une branche de notre commerce industriel aussi active qu'intéressante. Les premiers ateliers, établis dans la capitale, se sont bientôt multipliés dans les départemens; mais Paris étant le point de réunion des plus habiles peintres, les papiers peints qu'on y fabrique ont un degré de beauté qui les fait distinguer par-tout, et leur assure une préférence légitime sur ceux qui s'impriment ailleurs.

Si la peinture favorise aussi puissamment les fabriques de papiers pour tapisseries, l'on doit regretter que les caprices de la

mode ne lui permettent pas d'accorder à nos manufactures de toiles peintes une protection aussi efficace. La fantaisie du jour préconise un genre d'impression, dont l'extrême monotonie ne laisse plus aux dessinateurs le moyen de faire valoir dans cette partie, les grandes ressources de leur art.

La concurrence des indiennes, autrefois si redoutable aux manufactures d'étoffes en soie, étoit d'autant plus nuisible aux intérêts de notre commerce, que les principaux ateliers en ce genre appartenoient à des nations voisines. Ce fut en vain que le Gouvernement s'opposa au débit de ces toiles; la grande commodité de leur usage, qui se prêtoit à tous les besoins, l'agrément et la solidité des nuances, et sur-tout la modicité de leur prix, en généralisèrent bientôt la consommation. Ce genre d'industrie auroit pu devenir dans nos mains supérieur à toute rivalité, depuis que la Belgique, les rives gauches du Rhin et le territoire de Genève ont été réunis à la France; mais certains procédés de teinture, par les-

quels les Anglais fardent leurs indiennes, rendent l'effet de leurs menus dessins, si flatteur au premier coup-d'œil, que ces ouvrages, en concurrence avec les nôtres, sont exclusivement protégés dans le débit. Les secours des mécaniques, qui multiplient artificiellement les bras des ouvriers, les primes accordées par le Gouvernement, et les immenses capitaux que le patriotisme des riches particuliers anglais met facilement à la disposition d'un artisan industrieux, sont, pour ces étrangers, des moyens de succès qui, jusqu'à ce jour, ont été assez rarement accordés à nos manufacturiers. Cependant le talent des dessinateurs de ces fabriques anglaises, les secrets de leurs coloristes, l'adresse de leurs mécaniciens, ne sont pas de nature à décourager les chefs de nos ateliers. La rapidité des progrès que nous faisons chaque jour dans les sciences, dont l'utilité est le but principal, et la prééminence de notre école de peinture, doivent nous donner l'espoir d'un triomphe, qui ne peut être retardé que jusqu'au moment où,

par un retour inévitable, la mode se prononcera en faveur des dessins richement coloriés.

Le même état de langueur menace l'art de la broderie en nuances; néanmoins, la peinture, par une influence directe, pourroit garantir cette branche de notre commerce contre les atteintes que lui porte la jalouse ambition de l'industrie étrangère. L'aiguille, dans des mains exercées, peut servir, ainsi que le pinceau, à rendre la parfaite imitation des oiseaux, des fleurs, des insectes, et retracer tous ces jolis détails avec une illusion surprenante.

Si nos rivaux alimentent constamment l'activité de leurs ateliers de broderie par le plagiat des dessins français, que ne rendons-nous ces larcins plus difficiles, en cherchant à perfectionner nos travaux par des efforts qui ne soient point à leur portée? Style pur, dessin correct, coloris éblouissant, inventions toujours renouvelées, telles sont les prérogatives dont ce genre d'industrie doit jouir exclusivement en France. Ne remar-

que-t-on pas, dans de vieux ornemens ou tableaux, brodés en manière gothique, une précision de trait, une fonte de couleurs, qui feroit présumer que ces morceaux auroient été achevés par des peintres, si nous ne voyions chaque jour, dans la superbe exécution des tentures de haute et basse-lice, se reproduire ces miracles de la routine, aidée toutefois par une sorte d'intelligence. La broderie peut donc, sous certains rapports, mériter d'être rangée dans la classe des beaux arts (N° 5).

L'on se demandera, peut-être, pourquoi l'influence de la peinture a été moins sensible à Paris qu'à Lyon, dans les ateliers de broderie en nuances? La cause en est évidente : les artistes de la capitale, échauffés par l'aspect des chefs-d'œuvre de l'art, ont plus d'émulation pour la gloire que pour la fortune, et dédaignent les travaux obscurs qui deviennent le partage de la médiocrité. L'esprit d'une ville commerçante au contraire, ses usages, les préjugés qui y sont établis, tout détermine la vocation

d'un élève qu'elle appelle dans ses manufactures : quelle que soit même l'inspiration du génie de l'apprenti, le goût général du commerce de la cité qui le vit naître, sait le façonner de bonne heure au joug que les calculs de l'intérêt doivent lui imposer (N° 6).

Les agrémens de la broderie, tour-à-tour recherchés et négligés par la mode, obtinrent, sur la fin du règne de Louis XV, un retour de faveur dont les traces ne sont point encore effacées. La peinture favorisa le réveil de cette industrie dans les fabriques lyonnaises, et fortifia ses rapides succès. Le talent du dessinateur des étoffes brochées, resserré jusqu'alors dans les entraves de la mécanique, trouva tout-à-coup à sa disposition un procédé bien plus docile aux saillies de son imagination ; il dut se complaire à répandre sur l'étoffe une variété de formes et de nuances qui sembloit ne pouvoir être rendue qu'à l'aide du pinceau le plus délicat. L'on sut mettre en opposition, par les divers effets de la main-d'œuvre, le lustre

des soies avec le velouté des *chenilles*. Les liqueurs colorantes, couchées en lavis sur les satins, offrirent d'adroites ressources pour exprimer toutes les gentillesses de cet art; enfin l'emploi varié des dorures, des cristaux étamés, des coquillages, augmenta bientôt le prestige, en ajoutant plus de richesse, ou plus d'originalité aux ornemens qu'on pouvoit prodiguer. La nouveauté de ces agrémens séduisit la multitude, et la broderie établit ses ateliers sur les ruines des manufactures distinctives de Lyon et de Tours. Ce fut un malheur, sans doute; les ingénieux travaux de la navette ne pouvoient être aisément imités, et par-tout il s'est trouvé des mains pour manier adroitement l'aiguille.

Les nations étrangères, en accueillant les produits de la broderie, voyoient avec plaisir la mode étendre ses faveurs sur un genre d'industrie dont les procédés n'étoient ignorés nulle part. D'abord, l'exportation de ces ouvrages fut immense; elle se ralentit depuis par degrés, et s'est bornée enfin à

l'acquisition des modèles dont nos voisins pouvoient eux-mêmes multiplier les copies. N'en doutons point, ce foible tribut, ces derniers hommages, nous seroient refusés bientôt, si l'on ne parvenoit à régénérer le goût du dessin dans les manufactures de Lyon.

La fabrication des étoffes brochées à qui cette ville dut en grande partie la splendeur dont elle a brillé si long-temps, n'y conserve plus qu'un simulacre d'existence; et la perte d'un art si merveilleux seroit d'autant plus déplorable, qu'il appartient encore presqu'exclusivement à la France.

Quel fut le principe de la prospérité de ces fabriques célèbres? Quel vice caché, indépendamment des ravages de la révolution, prépara leur décadence actuelle? L'histoire de leur établissement, et le tableau de leurs progrès, nous fourniront dans la seconde partie de ce Discours, des exemples propres à fixer l'opinion qui doit résulter de nos recherches sur la question proposée.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Tous les genres d'industrie qui fleurissent aujourd'hui dans la capitale, se maintiennent, à l'aide de l'exemple et par émulation, sur une ligne parallèle à celle des beaux arts. Aussi voit-on par-tout leurs produits accueillis comme des modèles; mais les manufactures dont l'existence tient, pour ainsi dire, au local où elles sont établies, dégénèrent d'autant plus promptement, qu'elles ne peuvent suivre pas à pas les progrès de l'art éminent qui devroit sans cesse animer leur industrie.

Il est probable que nous avons surpassé les anciens dans la fabrication des étoffes de luxe. Ils ignoroient l'art de revêtir un fil de chanvre ou de soie, avec des métaux filés et applatis en lame déliée; de leur donner, par cet adroit procédé, la souplesse et la

légèreté convenables (N° 7). La passion des habits somptueux qui leur faisoit endurer sur leurs vêtemens l'incommodité d'un galon, fabriqué avec un trait de pur métal, doit nous faire présumer que le desir de perfectionner les parures avoit été porté chez eux aussi loin qu'il pouvoit l'être: mais la poésie de l'art, qui formoit le caractère distinctif des Grecs, étoit trop au-dessus de la portée de l'industrie commerciale, et de nos jours le manufacturier trouve de plus faciles ressources dans la partie pittoresque dont les peintures modernes étalent toute la pompe.

L'art du fabricant d'étoffes brochées a parcouru divers périodes de prospérité et de décadence. En essayant de les retracer, je m'appuierai sur l'exemple des faits pour justifier les observations que je serai dans le cas de présenter.

La ville de Lyon pouvoit être considérée dans le siècle dernier, sinon comme la seule,

du moins comme l'une des principales écoles d'industrie qu'il y eût en Europe. C'étoit dans ses ateliers que le négociant étranger venoit régulièrement se pourvoir deux fois dans l'année pour reporter sur l'un et l'autre hémisphère, les fruits précieux de l'art du peintre, concerté avec celui du mécanicien. Les belles matières que les manufactures lyonnaises mettent en œuvre, et qui presque toutes se recueillent sur notre sol ou sur celui de nos colonies; la richesse et l'élégance de leurs ouvrages, dont la majeure partie a son écoulement au-dehors; et surtout l'immense population, de tout âge et de tout sexe, occupée dans ces fabriques, sont des considérations dignes d'intéresser particulièrement une société qui compte au nombre de ses membres, le Chef et les premiers dignitaires d'un gouvernement protecteur des sciences et des arts.

Lorsque l'état de Gênes se fut soustrait à la domination des Français, l'Italie possédoit seule l'art de la fabrication des étoffes en soie. La France livroit à l'étranger une

grande partie de son numéraire pour se procurer ces marchandises de luxe. Vainement furent-elles prohibées; Louis XI comprit bientôt que pour en arrêter l'importation, il falloit établir dans son royaume des manufactures semblables à celles d'Italie. Des ouvriers ultramontains, et même des Grecs, attirés par des faveurs et des priviléges, vinrent se fixer à Tours en 1470.

Dans le siècle suivant, le hasard procura le même avantage à la ville de Lyon. Sa situation favorable au commerce, et les prérogatives qu'elle possédoit, inspirèrent à deux manufacturiers Génois, que la présence de François 1er y avoit fait accourir, le projet d'y transporter leurs ateliers. La proposition qu'ils en firent aux magistrats fut écoutée : ils demandoient, pour eux et leurs ouvriers, les mêmes encouragemens qui avoient été accordés aux fabricans tourangeaux; et ils promirent de mettre assez de diligence dans leurs préparatifs, pour que leurs métiers pussent être en exercice dans le courant de l'année suivante. Les condi-

tions furent remplies de part et d'autre; et le monarque, restaurateur des arts en France, n'hésita pas à leur accorder toute la protection qu'ils pouvoient desirer. De belles étoffes signalèrent leurs premiers efforts. Bientôt de riches capitalistes versèrent des sommes considérables dans ces établissemens, ou voulurent en créer de nouveaux; et les fabriques se multiplièrent sous la dépendance et la direction des premiers fondateurs. Des hommes à talent, accourus de toute part, augmentèrent encore ces succès par la réunion de leurs lumières. Lyon dès-lors put fournir à la France et aux autres nations, les étoffes qui se tiroient d'Italie avant cette époque fortunée.

Pendant long-temps la prospérité de ces fabriques ne fut fondée que sur la riche qualité des différens tissus. Des rayures ou des *ramages*, exprimés par l'introduction de quelques dorures, ou par l'effet de deux nuances contrastées, furent d'abord les seuls embellissemens répandus sur ces étoffes. Des moyens encore si bornés ne pouvoient

les mettre en rapport avec la peinture. Pour que l'industrie commerciale puisse apprécier l'influence de cet art, et s'en approprier les ressources, il est nécessaire qu'elle soit parvenue à un certain degré de perfection. L'art de la mécanique étoit trop peu avancé à cette époque, et le concours des grands peintres que François 1er avoit appelés à Paris, ne put servir à hâter les progrès de ces manufactures. Elles surent, toutefois, se maintenir dans un état constamment prospère, par le seul attrait du genre d'étoffes qu'elles fabriquoient, jusqu'au moment où le public, plus éclairé dans son goût, devint plus exigeant sur la perfection des dessins qui font l'ornement de ces tissus.

Au commencement du dernier siècle, l'art des étoffes brochées passa brusquement de l'état d'enfance à celui de la maturité. Les métiers, assez perfectionnés, offroient aux talens du dessinateur des moyens suffisans pour l'exécution de ses plans. Un génie inventif sut les mettre à profit: ce fut Revel, fils d'un artiste, compagnon des travaux de

Le Brun, et peintre lui-même. Il vint en 1710 fixer son séjour à Lyon, où il peignit d'abord le portrait et l'histoire sans succès bien notables.

Les liaisons de Revel avec quelques fabricans de cette industrieuse cité, lui fournissoient fréquemment l'occasion de comparer les modiques avantages qu'il trouvoit dans l'exercice de son art avec le riche salaire accordé aux artistes employés dans les manufactures. Cependant, le hasard détermina sa nouvelle vocation. La fenêtre de son atelier s'ouvroit sur un jardin ; il remarquoit un jour le jet élégant d'une tige chargée de fleurs ; frappé d'une soudaine inspiration, il esquisse cette plante sur la toile, l'entoure d'accessoires convenables, et plein de son idée, il présente cet ouvrage à l'un de ses amis, habile manufacturier. Celui-ci pressent aussi-tôt les conséquences avantageuses d'une pareille tentative : il place un papier *réglé* sous la main du peintre, et dirige lui-même, sur cette carte, la traduction du modèle qu'il falloit convertir en patron. Un

plein succès couronna l'entreprise; l'enthousiasme que produisit cette nouveauté fut extrême. L'imperfection des dessins qui se fabriquoient à cette époque, étoit telle, que pour marquer la dégradation des teintes, on ne savoit les placer que les unes au-dessus des autres, et d'une manière absolument tranchante. La distribution des lumières et des ombres que Revel avoit observée avec quelque discernement dans cet échantillon, fut admirée comme un trait de génie; elle ne supposoit pourtant que l'intelligence très-commune des premiers principes de l'*effet*. Après ce premier pas, on imagina le procédé des *points rentrés*, par lequel on parvint à fondre les nuances les unes dans les autres, et à donner aux objets une rondeur apparente (N° 8). La connoissance que Revel possédoit de la magie des couleurs, lui servit à tirer parti sur l'étoffe de leurs contrastes, et à augmenter, par leur rupture, la puissance des tons lumineux. C'étoit beaucoup pour le moment, et il n'en falloit pas davantage, pour montrer à ses

successeurs le chemin de la perfection. Les circonstances étoient favorables ; le génie d'un dessinateur pouvoit alors, sans obstacle, mettre en jeu toutes ses ressources ; il n'étoit pas, comme aujourd'hui, comprimé par les étroits calculs d'une meurtrière économie, et l'influence de la peinture, attirée si directement sur ce genre d'industrie, auroit dû en faciliter les progrès ; mais ils furent arrêtés par cet excès même de faveur. L'activité des ateliers suffisant à peine à l'empressement des consommateurs, les fabricans, à l'abri de toute rivalité de la part de l'étranger, ne connurent d'autre émulation que celle des profits ; c'est pourquoi les manufactures de Lyon, parvenues à ce haut point de prospérité, devoient être menacées d'en décheoir : *car, dans tout ce qui est d'acquit, on commence à perdre dès l'instant qu'on néglige d'augmenter ses acquisitions.* En effet, les successeurs de Revel, frappés des triomphes de cet artiste, auroient dû en rechercher la cause, et sentir qu'il n'avoit obtenu tant de supériorité sur les

dessinateurs, ses émules, qu'à l'aide de ses connoissances en peinture; mais, endormis par leurs succès, et routiniers par nonchalance, ils n'eurent pas même la précaution d'établir une correspondance active entre leurs travaux et l'art principal qui devoit les guider. Si les talens de quelques-uns jetèrent dans la suite, et seulement par intervalle, une assez vive lumière, ces météores brillans ne laissèrent aucune trace de leur passage (N° 9).

Tel fut le vice interne, dont les progrès obscurs et lents n'en devinrent que plus dangereux pour les manufactures. Elles étoient déjà mortellement frappées, qu'elles conservoient encore une apparence de vigueur.

Les jours de leur plus brillante prospérité, furent ceux où le consommateur, certain de faire un long usage d'un riche habit ou d'un ameublement magnifique, exigeoit d'autant plus de perfection dans ces objets de luxe, qu'il calculoit moins l'étendue d'une dépense qui ne devoit pas être ré-

pétée fréquemment. Mais sous le règne de Louis XVI, le relâchement de l'étiquette, la mobilité des fantaisies, et l'introduction des petites étoffes à la Cour de France, eurent des conséquences bien funestes pour les fabriques nationales. Cette fâcheuse négligence dans le costume, ouvrit une consommation très-active aux marchandises manufacturées dans l'étranger; aux toiles des Indes, aux mousselines, aux linons, et autres tissus légers que pouvoient enrichir les travaux de l'aiguille, si faciles à être imités par-tout.

Les parures cessant d'être un signe de puissance et de grandeur, certain agencement pittoresque dans la manière de se vêtir remplaça la richesse des habits. Dès-lors tous ceux qui étoient jaloux d'afficher quelque distinction extérieure, furent alertes à saisir la mode nouvelle, qu'ils abandonnoient si-tôt qu'elle devenoit vulgaire. Ce n'étoit plus le bon vieux temps, où sire de Joinville faisoit gloire de se parer des habits somptueux dont il avoit hérité de ses pères (N° 10).

Ces travestissemens périodiques ne laissant aux dessinateurs, ni le loisir, ni les moyens de perfectionner leur industrie, amenèrent bientôt la dégénération des talens; et le préjugé établi depuis si longtemps en faveur de nos tissus brochés perdit son effet magique. Les artistes découragés passèrent, en partie, dans les ateliers de nos rivaux, qui chaque jour encore les y attirent par de nouvelles amorces. Il est pénible de remarquer que l'ambition de nous dépouiller active chez eux plus d'efforts, que le soin de conserver n'excite en nous de sollicitude. Des produits, autrefois si recherchés, sont actuellement avilis, et si des artistes éclairés ne parviennent à leur donner une existence nouvelle, la tradition des plus ingénieux procédés de nos fabriques sera bientôt oubliée.

La peinture seule a le pouvoir de procurer ce bienfait; son influence sur les arts d'industrie commerciale peut être comparée, comme le dit un auteur anglais, aux opérations d'un sculpteur sur le marbre; elles

le polissent, font appercevoir la beauté des veines, en forment une colonne ou une statue. On se blase aisément sur un ouvrage qui n'est recommandable que par les matériaux précieux qui entrent dans sa composition : l'art seul peut y ajouter un attrait nouveau. Sans les raffinemens du goût, l'adresse de l'ouvrier ne sauroit donc donner aux objets que son industrie fabrique, d'autre mérite que celui de l'utilité ; mais lorsque nos vêtemens, nos meubles ont été façonnés par des mains habiles, ces témoignages constans de notre foiblesse et de nos dépendances, en servant à nos besoins, deviennent encore pour nous des occasions de plaisir.

Pour assurer à certains produits d'industrie une faveur durable, il seroit nécessaire que l'artiste qui les embellit s'efforçât de leur communiquer un charme indépendant de la fantaisie du jour ; une vénusté de forme qui ne pût être avilie en aucun temps par les outrages de la mode. Otons, s'il se peut, au caprice les moyens de ne recom-

mander que ces nouveautés frivoles, dont il est permis de renouveler la jouissance tous les mois, sans regretter le sacrifice de ce qu'on abandonne. Cette inconstance qui fut toujours le fléau des belles manufactures, n'occasionne qu'une abusive apparence de prospérité. La faveur dont jouissent les objets de luxe qui sont à la portée de la multitude des consommateurs, n'est souvent qu'éphémère ; la concurrence qui s'anime entre ceux qui les fabriquent, loin d'exciter l'émulation des talens, accélère au contraire la dépréciation des ouvrages. Dans cette lutte tous les moyens de rivaliser avec avantage sont bientôt épuisés. L'économie cherche des ressources, et la qualité des marchandises s'altère. Si la consommation vient à se ralentir, le manufacturier ne maintient alors le travail dans ses ateliers que par des sacrifices ; et le prix des façons, dont le tarif ne peut être constamment gradué sur celui des denrées, procure à peine à l'artisan la plus chétive subsistance. L'activité d'une profession qui ne pourroit nourrir ses en-

fans qu'en marâtre, ne seroit-elle pas déplorable ?

Le débit des produits d'un travail précieux est moins multiplié, mais il est plus constant. La principale valeur des objets qui sont d'un commun usage, consiste dans le prix des matières; l'industrie secondée par les talens, se paye au poids de l'or. Le génie des artistes est une riche source qui fertilise le commerce de la France, et les encouragemens dirigés sur les travaux industriels que l'influence de la peinture pourroit perfectionner sans cesse, seroient le plus utilement appliqués.

Les musées que les départemens possèdent, y causeront sans doute cette révolution régénératrice dont les effets n'ont été bien sensibles qu'à Paris. Ces collections publiques pourront servir à déterminer la vocation d'un jeune aspirant, et à lui désigner à-la-fois le genre de talent pour lequel il a été organisé par la nature. C'est encore devant le spectacle piquant et varié des ouvrages des grands maîtres, que l'artiste décou-

ragé viendra puiser de nouvelles ressources dans ces momens pénibles où l'imagination, privée de son ressort, se consume en recherches infructueuses; alors, l'aspect de ces modèles, les leçons de l'exemple, dépouillées de tout appareil magistral, auront un effet d'autant plus prompt, que le cœur, a-t-on dit, est plus près des yeux que des oreilles.

Les progrès de la peinture en France ont tellement excité le goût des jouissances que cet art procure, qu'il est peu de villes où l'on n'ait aujourd'hui manifesté la prétention d'ouvrir une galerie à la curiosité des amateurs. Peut-être seroit-il à craindre que cette espèce de mode ne dégénérât en abus; car l'ambition d'étaler une suite de tableaux, souvent très-médiocres, favoriseroit la propagation de la manière factice que les courageux élèves de Vien ont si victorieusement combattue. Cependant l'on doit présumer que les excellens principes du savant directeur du musée Napoléon, dirigeront aussi les administrateurs des musées secon-

daires ; et par ces sages précautions, l'influence de la peinture répandue sur tous les départemens, communiquera aux différentes branches industrielles, une prééminence en fait de goût, « *qui ne permettra* » *pas que de funestes préjugés portent le* » *tribut d'une mode insensée aux produc-* » *tions étrangères* ».

Les vives conceptions de la peinture, en vivifiant l'industrie commerciale, lui défendent d'étroits calculs, toujours rebelles à son inspiration. Cette exigence de l'art seroit un bienfait pour les belles manufactures; elle ne laisseroit point exercer indistinctement, des professions qui supposent une connoissance approfondie dans les sujets qui s'y destinent ; la médiocrité des talens ne hâteroit pas alors l'avilissement des produits de nos plus heureuses inventions, et ces produits, mieux appréciés, pourroient se maintenir plus constamment parfaits; comme chefs-d'œuvre enfin, ils prendroient cette valeur d'opinion, accordée aux riches métaux et aux pierreries, qui n'ont pas besoin

des recommandations de la mode, pour éblouir et se faire rechercher.

Le temps est venu de faire prévaloir les prérogatives qui pourroient être le partage exclusif de notre commerce, en objets de goût. Dejà le Gouvernement a montré l'intention d'encourager puissamment les manufacturiers de Lyon et de Tours; leurs belles étoffes doivent être admises dans le choix des présens destinés aux Puissances étrangères. Cette faveur spéciale, si propre à faire naître l'émulation entre ces manufactures, aura sans doute des conséquences bien avantageuses. En effet, de tels présens étalés dans les palais, et adoptés pour les grandes parures, stimuleront bientôt le luxe imitateur des riches particuliers, et ne tarderont point à rouvrir une source de consommation trop long-temps détournée.

Pour obtenir l'heureux résultat qu'on doit attendre de cette mesure, il est nécessaire de rajeunir les objets destinés à remplir une si intéressante mission, par tout le prestige dont l'art du peintre peut les douer.

Des tentatives d'un heureux présage viennent, à la vérité, d'être faites par le chef intelligent d'une manufacture justement accréditée; peut-être sont-elles le premier signe d'une révolution bien desirable dans le régime pittoresque des fabriques d'étoffes brochées; mais à moins que cette révolution ne soit générale et complète, un succès privé n'offre à cet égard rien d'assez concluant.

Ce ne sera pas non plus, en se reportant sur des traces presqu'effacées, que l'on pourra se promettre l'avantage d'un débit soutenu : il faut greffer sur la souche ancienne un bourgeon de belle origine; il se développera bientôt, et portera d'excellens fruits. Trop long-temps on a cru sur parole d'aveugles admirateurs, qui répétoient par habitude, que l'art des tissus brochés avoit jadis été porté à un point de perfection au-delà duquel il n'avoit plus qu'à décliner. N'a-t-on pas même imprimé dans quelques ouvrages sur ces manufactures, que les dessins qui brilloient sur leurs anciens tissus

pouvoient rivaliser en éclat, non-seulement avec ce que la peinture avoit produit de plus séduisant, mais encore avec la nature elle-même? Ces éloges outrés ne pouvoient produire qu'un effet bien pernicieux aux progrès de cette industrie, en laissant les dessinateurs qui la faisoient valoir, dans une présomptueuse confiance. L'on ne peut dissimuler que ces utiles artistes, à quelques exceptions près, ont trop négligé jusqu'à ce jour d'acquérir, avec la théorie, une pratique suffisante de l'art, qui seule pouvoit assurer à leurs travaux un succès soutenu. Leur génie, foiblement secouru par des connoissances trop superficielles en peinture, et d'ailleurs gêné dans les liens de la mécanique, n'a pu développer à la fois, dans le peintre et dans le manufacturier, qu'une puissance imparfaite.

Aujourd'hui que la peinture en France a pris un vol si hardi, nos dessinateurs doivent mesurer de l'œil l'espace qu'ils ont à parcourir pour se rapprocher d'une plus haute sphère : sans l'étude de l'art du

peintre, ils s'égareront trop facilement dans l'exercice de leurs talens particuliers; de nos jours sur-tout, où la mode, dans ses nombreux écarts, tendant impunément à la dépravation du goût, répand parfois une espèce de contagion, parmi les genres d'industrie qu'elle tient sous sa dépendance. Il est, par exemple, de ces bizarres fantaisies, qui, après avoir épuisé rapidement les diverses combinaisons de formes, de couleurs et d'effets, séduisent la conscience de l'artiste, et l'empoisonnent de faux systèmes. Supposons qu'un étranger se fasse remarquer dans les promenades publiques par un costume, qui n'auroit d'autre titre pour exciter l'admiration, ou plutôt la curiosité, que celui d'avoir été fabriqué dans des contrées lointaines : soudain la mode le propose pour modèle, et nos élégantes ne veulent se parer qu'avec des schals de Cachemire, des caffetons d'Ispahan ou du Caire. Tous les dessins de nos tissus sont modelés bientôt sur le style barbare de ces insipides productions, et la douce harmonie des

teintes de la nature est remplacée avec effronterie, sur nos étoffes, par l'assemblage des couleurs les plus discordantes. Que doit faire alors un compositeur intelligent? Louvoyer, en attendant qu'un souffle favorable le ramène sur la trace dont il n'a dévié qu'à regret. Mais l'artiste mal affermi dans ses principes, court le risque de s'égarer sans retour.

Nous devons avouer pourtant que l'influence de la peinture modère quelquefois les caprices de l'industrie consacrée à la toilette des femmes. Elle parvient même assez souvent à en rectifier les écarts. Cette observation nous permet d'envisager le commerce des modes, tout futile qu'il est en lui-même, sous quelques points de vue assez intéressans. Nous conviendrons aussi que l'extrême mobilité qui tient à l'essence de ce commerce, peut à certains égards devenir utile : c'est l'agent infatigable qui porte, chaque jour, l'active correspondance du goût dominant de la capitale, à l'industrie commerciale des départemens.

Le talent des ouvriers fleuristes est une des branches principales de ce genre industriel. L'on a remarqué dans les villes, où les peintres de fleurs ont tenu des écoles, des femmes qui, dans l'imitation de ces charmantes productions de la nature, avoient montré un goût si fin, une adresse si subtile, que les yeux et le toucher même, étoient agréablement séduits par l'illusion la plus complète. L'intelligence avec laquelle ces fleurs étoient groupées en bouquets, ou rassemblées dans des corbeilles, donnoit à présumer que la théorie de ces dispositions pittoresques, avoit été puisée dans les ouvrages et dans les leçons des peintres.

La même source entretient constamment l'inépuisable fécondité du fabricant de costumes. Celui-ci remarque-t-il dans un tableau que le public vient admirer aux expositions annuelles du Louvre, des figures peintes dont l'ajustement attire les regards; son industrie, subitement éveillée par cette représentation, saisit la coupe des draperies, combine l'effet des couleurs; et bientôt

la copie du personnage se reproduit dans les cercles et dans les fêtes. Cet art est comme la toile officieuse, sur laquelle le génie de la peinture essayeroit de tracer des traits légers, où la mode puise le titre des loix frivoles qu'elle promulgue le matin, et abroge le soir. La consommation de ces fragiles ornemens est immense, et le prix des matériaux qui les composent est souvent décuplé par celui des façons : si l'on en excepte quelques clinquans en dorure, et les dentelles, qui, depuis la réunion de la Flandre autrichienne, sont devenus des produits de l'industrie française (N° 11), la valeur intrinsèque de la matière n'est presque rien. Des mains délicates, avec ces foibles moyens, imposent à l'étranger le tribut auquel il se soumet en riant; et le débit du journal de nos modes, dans les contrées du Nord, en Italie et en Espagne, est un hommage rendu par les différentes Nations de l'Europe, au goût inventif des *modistes* de Paris.

D'après les notions que nous a fournies l'examen des genres d'industrie sur lesquels

la peinture exerce son influence, je crois avoir suffisamment démontré les avantages que l'Etat en retire, et ceux qu'il peut encore s'en promettre. Il me reste à résumer mes opinions :

1°. Par l'influence de la peinture, notre commerce en objets de goût, a pris sur celui de nos rivaux un ascendant devant lequel toute concurrence est forcée de céder.

2°. Le goût français, toujours perfectionné par les chefs-d'œuvre de nos grands artistes, restera constamment l'arbitre des modes de l'Europe.

3°. Les produits qui tirent leur plus grande valeur des travaux précieux de la main-d'œuvre et du bon goût qui les distingue, étant les plus fructueux pour le commerce, nous n'aurons point lieu d'envier le débit de quelques marchandises que l'étranger livre à bas prix.

4°. Des inventions encore à naître ou qui sont depuis long-temps oubliées, peuvent être mises au jour par le seul effet des inspirations de la peinture.

5°. Enfin, pour assurer aux différentes branches de notre commerce industriel de si grands avantages, il est urgent d'employer les moyens propres à activer les travaux des manufactures disséminées dans tous les départemens.

Nous ferons observer encore que dans la capitale, où les talens se prêtent de mutuels secours; où le consommateur, doué d'un sentiment de goût exquis, éclaire souvent l'ingénieux ouvrier dont il salarie le travail, les différens genres d'industrie commerciale ont pu suivre aisément les progrès de la peinture, et conserver, auprès de cet art suprême, un certain équilibre de perfection. Mais dans les départemens, éloignés du centre des lumières, cette même industrie n'a pu que dégénérer dès l'instant qu'elle a cessé d'acquérir.

C'est donc par l'effet d'une correspondance immédiate, entre les artistes employés dans les manufactures et ceux qui font aujourd'hui la gloire de l'Ecole Française, que la peinture utilisera doublement ses veilles.

Quel puissant motif d'encouragement pour les élèves, destinés aux travaux de l'industrie, lorsque d'habiles peintres se concerteront avec des praticiens dociles et reconnoissans, pour traduire leurs conceptions pittoresques sur des tissus où le lustre des soies, l'émail des teintures, et la richesse des métaux rivalisent à l'envi !

O vous, dont les talens procurent de si agréables illusions à ceux qui savent contempler vos sublimes ouvrages, David, Vincent, Renaud !

Et vous, dignes élèves de ces trois savantes écoles, Gerard, Girodet, Guérin, Meynier!! Puissiez-vous souvent unir vos pinceaux au caducée du commerce; les arts que favorise la fortune, et ceux que la gloire couronne, se communiqueroient leurs mutuels avantages.

Vous êtes appelés à ce généreux concours, Spaendonch, Vandael, Percier, dont la brillante imagination pourroit répandre un jour si pur dans l'ombre des ateliers !

A la voix auguste de l'Institut, les génies

qui président au commerce des cités industrieuses se réveillent soudain.

L'on croit entendre la peinture elle-même crier à l'industrie lyonnaise : Pourquoi restes-tu gisante sur les ruines qui t'environnent ? Sors des ténèbres; mon flambeau va guider tes pas. Viens admirer au milieu de la brillante carrière que t'ouvre un siècle nouveau, l'essor rapide des talens que j'ai formés. C'est à leurs côtés que nul obstacle ne pourra contrarier ta course; vois d'ici le but où mes soins généreux te dispenseront les trésors qu'une main jalouse vouloit te ravir.

Art puissant, dont la vive éloquence, en parlant à nos yeux, pénètre si rapidement jusqu'à l'ame ! Toi, qui sus rappeler, par de nobles images, l'efféminé aux mœurs austères ; le coupable, au repentir ; l'indolent, au courage ; peinture ! sois secourable à cette cité languissante jadis si fière de ses ingénieuses productions. Que ta vivifiante influence se répande également sur les nombreuses manufactures qui semblent avoir

transformé le sol de la France en un vaste atelier ; et qu'elle accroisse chaque jour la fortune et la félicité publique par l'heureux accord du commerce et des beaux arts.

NOTES

DE LA PREMIÈRE ET DE LA SECONDE PARTIE.

(N° 1.). . . . . Pocula Ponam
Fagina, cælatum divini opus Alcimedontis;
Lenta quibus torno facili super addita vitis,
Diffusos hedera vestit pallente corymbos.
VIRG. Egl. 3.

(N° 2.) Le genre des ornemens est susceptible de faire bientôt de nouveaux progrès. Un architecte distingué, et qui déjà a rendu tant de services aux arts, M. Dufourny, se propose d'ouvrir au public une galerie, composée de fragmens antiques, et d'une quantité de plâtres, moulés sur les plus beaux monumens des Romains et des Grecs. L'étude de ces chefs-d'œuvre fera perdre sans doute la manière mesquine que des artistes ont pu contracter loin des grands modèles de l'antiquité, et dont ils n'ont connoissance que d'une manière imparfaite.

(N° 3.) M. Raymond a fait exécuter, pour le duc de Bedfort, un secrétaire fabriqué avec des bois précieux, et enrichi de peintures par Sauvage. Ce meuble magnifique a dû prouver aux artistes anglais qu'ils ne pouvoient rivaliser avec nous dans ces inventions inspirées par le bon goût, et mises en œuvre par la plus heureuse intelligence.

(N° 4.) Nos artistes, en secondant, par leurs talens, les arts d'industrie, peuvent se rappeler que Raphaël ne se croyoit point avili par le sobriquet de *Potier d'Urbin.*

(N° 5.) Il en est de même des ouvrages qui se fabriquent aux Gobelins, à la Savonnerie, dans les manufactures de Beauvais, d'Aubusson, &c. Ce sont de véritables tableaux. L'attrait principal de ces riches ameublemens, dérive de l'excellence des modèles qui sont convertis en tissus. Si les manufactures de Flandres durent l'éclat dont elles brillèrent à Raphaël, à Jules-Romain, et à Bernard de Bruxelles, dont les dessins furent traduits dans ces ateliers, nos peintres modernes pourroient aujourd'hui rendre de bien signalés services aux établissemens que nous possédons en ce genre, les procédés d'exécution étant plus perfectionnés qu'autrefois. Mais les occasions de tracer des sujets héroïques sont rares, depuis que le goût des grands appartemens s'est affoibli.

(N° 6.) Cette assertion, dont la réalité ne peut être contestée, démontre que, sous tous les rapports, il sera plus convenable d'encourager, à Lyon, l'industrie du fabricant d'étoffes nuancées, que de favoriser la transmigration de ces fabriques dans la capitale.

(N° 7.) *Nos vidimus Agrippinam Claudii principis, edente eo navalis praelii spectaculum, assidentem ei, indutam paludamento auro textili, sine alia materia.* Pline.

Winckelmann rapporte que, pendant son séjour à

Rome, on avoit découvert deux urnes funéraires, dans lesquelles il y avoit des habits faits d'un or pur, que les possesseurs firent fondre sur-le-champ. Il ajoute que quelques pièces de galon d'or du cabinet d'Herculanum peuvent donner une idée de cette sorte d'étoffe : ces pièces sont pareillement fabriquées d'or pur.

(N° 8.) C'est par erreur que cette invention a été attribuée à Revel dans quelques ouvrages sur les manufactures ; un nommé Dagaillier en fut l'auteur.

(N° 9.) Philippe de la Salle, né à Seyssel le 23 décembre 1723, mort à Lyon le 27 février 1804, est le dessinateur qui, depuis Revel, ait le plus illustré, par ses talens, les fabriques lyonnaises. Il avait pris les premières leçons de peinture dans l'école de Sarrabat. Les riches étoffes de sa composition ont fait l'ornement des palais des principaux Souverains de l'Europe. Mécanicien plein de génie, il construisit de nouvelles machines pour le perfectionnement de la fabrication des étoffes brochées. Il imagina d'autres pièces non moins curieuses pour filer les cocons et mouliner les soies. Elles se voient dans les salles du Conservatoire des Arts de Lyon, où il avoit fait transporter son atelier. Il en a fait don à la ville.

(N° 10.) Le saint Roy fu à Corbeil à une Penthecouste, là où il ot quatrevins chevaliers. Le Roy descendi après manger au prael desoux la chapelle, et parloit à l'huys de la porte au conte de Bretaigne, le pere au duc qui ore est, que Dieu gart. Là me vint querre mestre Robert de Cerbon, et me prist par le cor de mon mantel, et me mena au Roy, et tuit li

autre chevalier vindrent après nous. Lors demandai-je à mestre Robert : Mestre Robert, que me voulés-vous ? Et me dist : Je vous veil demander se le Roy se seoit en cest prael, et vous vous aliés seoir sur son banc plus hault que li, se en vous en devroit bien blasmer ? Et je lui diz que oil. Et il me dit : Dont faites-vous bien à blasmer quant vous estes plus noblement vestu que le Roy, car vous vestés de vair et de vert, ce que li Roy ne fait pas. Et je li diz : Mestre Robert, salve vostre grace, *je ne foir mie à blasmer se je me vest de vert et de vair, car cest abit me lessa mon pere et ma mere ;* mès vous faites à blasmer, car vous estes fils de vilain et de vilaine, et vous lessié l'abit votre pere et votre mere, et estes vestu de plus riche camelin que le Roy n'est. Et lors je pris le pan de son seurcot, et du seurcot du Roy, et li diz : Or esgardés se je diz voir.

JOINVILLE.

(N° 11.) Les dentelles, dont l'usage est recherché depuis quelques années avec une ardeur toujours nouvelle, se ressentent enfin de l'influence de la peinture régénérée. Les dessins qu'on remarquoit autrefois sur ces précieux ouvrages, n'avoient d'autre mérite que celui d'une exécution aussi difficile que soignée. La finesse des réseaux, renfermés dans des compartimens d'un goût tudesque, n'offroient pour tout motif d'admiration, que les efforts d'une patience laborieuse. Mais déjà des bordures, imitées des vases grecs, des rinceaux contournés avec grace, font espérer, pour l'avenir, des progrès plus satisfaisans encore.

A MM. les Membres de la Chambre de Commerce de Lyon.

MESSIEURS,

L'Institut national, en daignant accorder la mention honorable à mon *Discours sur l'influence de la Peinture*, témoigna que mes vues, dirigées spécialement sur l'industrie lyonnaise, auroient dû avoir un but d'intérêt plus général. Je reconnois toute la justesse de cette observation ; mais, auprès de vous, Messieurs ; auprès de M. le Préfet, qui préside nos assemblées, et qui s'intéresse si vivement à la prospérité de nos manufactures, j'ose me faire gloire d'avoir mérité ce reproche.

En traitant la question proposée, je n'avois pas uniquement le projet de présenter mon travail au concours ; et les mêmes sentimens qui m'animoient alors, m'invitent encore à vous offrir, Messieurs, l'hommage d'une nouvelle *Partie*, qui peut servir de complément au plan que je soumets à vos lumières. C'est dans vos discussions que mon jugement pourra s'éclairer sur une matière si intéressante pour notre cité.

Daignez agréer, Messieurs, ce tribut de mon zèle, et de ma profonde considération.

DECHAZELLE.

TROISIÈME PARTIE

Du Discours sur l'influence de la Peinture.

La question proposée par l'Institut nous a fait rechercher, dans le Discours précédent, les causes de la décadence actuelle des fabriques lyonnaises.

Nous croyons avoir démontré que l'industrie qui les distingue ne pourra reprendre un nouveau lustre, qu'en appelant à son aide l'influence de la peinture.

Les ateliers de Lyon possèdent encore des artistes recommandables. Ils sentent la nécessité d'introduire un système de réforme dans le goût des ornemens, qui jadis donnoient tant de prix aux tissus brochés. L'on ne sauroit donc trop se hâter de former de jeunes talens, d'après les principes que l'École Française a remis en vigueur.

Il est peu d'enfans qui, par pure frivolité,

ne montrent du penchant pour les arts d'imitation. A peine a-t-on placé une plume dans leurs mains, qu'ils tracent sur leurs cahiers mille figures grotesques. Ces badinages d'écolier sembleroient ne mériter aucune attention ; néanmoins, lorsque des signes multipliés décèlent une imagination vive, et impatiente de produire, ces apparentes dispositions doivent être observées avec intérêt.

La verve naissante d'un enfant se déclare jusques dans le choix de ses amusemens. Ses jeux sont animés et dramatiques. Un sentiment de goût se reconnoît dans les petits objets qu'il façonne. S'il cueille des fleurs, c'est pour les tresser en festons, et pour en faire contraster agréablement les nuances. Le bel ordre d'une marche militaire, l'appareil d'une cérémonie pompeuse, le mouvement d'une scène pathétique, n'ont pas plutôt frappé son imagination, que, la craie à la main, il brûle d'en esquisser le tableau : ce cœur sensible doit à coup sûr renfermer le germe des talens.

Il parviendra bientôt à l'âge des études ; s'il

est envoyé dans la capitale, ébloui par les chefs-d'œuvre qui, de tous côtés, appellent ses regards; touché des succès flatteurs dont l'émulation des artistes s'alimente, il ouvrira son ame au desir des applaudissemens publics; trop ardent dans ses projets, pour s'inquiéter des chances difficiles que la carrière des arts lui présente, il ne croit appercevoir que des palmes en perspective, ne s'enivre que de merveilles, et l'amour de la peinture devient chez lui une passion indomptable.

Fût-il, au contraire, resté dans sa province, dans une ville commerçante, où prospèrent de belles manufactures, où la considération s'acquiert par les richesses, et s'accroît avec elles; dans ces ateliers, où le mérite d'un ouvrage ne s'estime que selon la mesure des profits que le manufacturier doit s'en promettre, l'inspiration de son génie prend un caractère différent: il ne considère ici l'art du dessin que dans ses rapports avec l'industrie commerciale; la fortune seule peut récompenser ses travaux; à Paris,

il eût été peintre; à Lyon, il veut être dessinateur. Heureux, toutefois, si la nature l'a doué d'une imagination fertile et riante, d'une grande facilité d'exécution, de cette humeur complaisante qui ne rebute point la critique de celui qui commande ses travaux (N° 12); et enfin de ce caractère enjoué, si favorable aux saillies d'un esprit inventif. L'absence de ces qualités rendroit sa carrière épineuse.

Le dessinateur, pour user de tout le ressort dont son génie est susceptible, doit avoir l'esprit libre de souci. Le régime méthodique des affaires, ne pouvant se concilier avec le désordre de ses pensées, il abandonne volontiers aux soins du fabricant les détails du négoce, pour se livrer sans mesure à la pétulance de son imagination; dans son enthousiasme, il parcourt sans cesse un horizon fantastique où tout est féerie, tout se pare des plus vives couleurs.

L'on conçoit aisément que tous les sujets qui se destinent à une profession, dans laquelle la constance au travail et l'application

ne peuvent suppléer au défaut de génie, ne sont pas aussi favorablement organisés les uns que les autres pour les travaux d'invention. Sans les dispositions naturelles d'un élève, l'avantage d'un enseignement gratuit ne lui auroit présenté qu'une amorce perfide.

L'on entre dans la carrière des arts sans consulter ses forces, sans s'assurer d'avance si l'on pourra la parcourir dignement. De loin, la perspective paroît si belle! l'accès en est ouvert; que risque-t-on d'approcher?... Eh quoi! n'est-ce donc rien, que de livrer aux chances du hasard la plus précieuse saison de la vie, la seule propre aux apprentissages? Faut-il attendre jusqu'à l'époque où, désabusé d'un chimérique espoir, il sera trop tard, peut-être, pour s'adonner à une nouvelle profession? Aura-t-on même le courage de revenir sur ses pas, quand il en seroit temps encore? Non, les illusions de la vanité s'opposeront alors aux mouvemens de la conscience; et, pour ne point abandonner des projets qu'on a témérairement formés, l'on se dévouera à consumer sa jeu-

nesse dans les dégoûts d'un labeur ingrat et vain : n'a-t-on pas vu ces êtres abusés frapper avec dépit leur front stérile, et l'esprit découragé, le cœur abreuvé d'amertume, vouloir tracer des images riantes!!! Par quelle fatalité ces infortunés ont-ils privé les arts mécaniques d'un sujet qui, dans un humble état, eût été heureux et utile, pour grossir la foule méprisée de ces peintres dont la misère est désignée par un proverbe injurieux? En multipliant par excès les artistes, ne verra-t-on pas bientôt diminuer la considération accordée aux talens; « *et le nombre* » *des écoles de dessin, qui s'accroît aujour-* » *d'hui par-tout, ne produira-t-il pas le* » *double inconvénient de donner à la France* » *beaucoup de peintres médiocres, c'est-à-* » *dire, les hommes les plus inutiles à la* » *Patrie, et de hâter ainsi la décadence et le* » *mépris de la peinture* » ?

A Lyon, à Tours, à Bruxelles, à Strasbourg, et autres villes où l'industrie commerciale est en grande activité, l'établissement des écoles gratuites est un bienfait

inappréciable. Mais aussi l'instruction offerte à tout venant a des inconvéniens assez graves. Le moyen d'en prévenir les conséquences, seroit de ne conserver dans ces écoles, après le terme des épreuves, où tous les élèves auroient été admis d'abord indistinctement, que ceux qui se seroient montrés dignes d'y poursuivre leurs études. La disgrace apparente des sujets qui auroient été écartés par une salutaire épuration, deviendroit au contraire un bienfait pour eux. Ils seroient assez jeunes encore pour s'adonner à des professions plus conformes à leurs moyens naturels, et ils s'y détermineroient avec d'autant moins de répugnance, que la perte d'un espoir à peine fondé, n'est jamais très-sensible.

L'on pourra m'objecter que de grands talens ont été quelquefois tardifs à se développer; que des exemples mémorables déposent contre la rigueur de mon système: de telles exceptions sont rares; mais alors la ressource des écoles privées est ouverte, et l'émulation n'y deviendroit que plus ardente.

Quand la vocation d'un aspirant est reconnue, il doit se conformer au plan particulier d'étude qu'elle recommande ; car le peintre ou le dessinateur, bien que leur génie ait besoin d'être inspiré par les beautés de la nature, ne la considère pas du même œil.

Le premier, guidé par le discernement des convenances naturelles, perd rarement de vue ses modèles ; le dessinateur au contraire, ne consulte le plus souvent que ses souvenirs. Il s'efforcera donc dès son jeune âge, d'enrichir sa mémoire d'abondantes images pour les retrouver au besoin.

Winkelmann dit, en citant Protagoras: « L'objet principal que l'art se propose, » c'est l'homme : il est la règle et la mesure » de toutes choses ». La base d'une solide instruction dans le dessin est donc la connoissance des formes humaines, acquise d'après le modèle vivant et d'après les statues antiques qui présentent l'ensemble des plus parfaites proportions.

La pratique des autres genres devient aisée pour celui qui a commencé par cette étude

fondamentale. Elle lui communique une justesse de coup-d'œil rigoureuse, et procure à son talent une facilité propice à la rapide exécution des plans qu'il veut réaliser.

Le dessinateur pour les étoffes nuancées imitoit autrefois presque exclusivement les productions du règne végétal : aujourd'hui que le goût des ornemens se compose de tous les objets de la nature vivante et animée, il doit s'appercevoir qu'avec des moyens trop bornés il seroit réduit à emprunter les secours d'une main étrangère; la chaleur de sa pensée s'éteindroit alors dans la lenteur et la complication des procédés; les détails de ses compositions auroient presque toujours un aspect incohérent dans l'ensemble; et le spectateur remarqueroit la peine dans un travail que le crayon devoit exécuter en jouant.

L'expérience au surplus a dû fixer l'opinion sur ce point, et les dessinateurs qui avoient reçu l'enseignement des principes de la figure acquirent toujours, dans les autres parties, de la supériorité sur leurs émules.

Après cette étude importante, un élève for-

mera son goût et son style en copiant ces monumens admirables qui attestent, ainsi que l'Apollon et la Vénus de Médicis, l'excellence du génie des Grecs, ces fragmens précieux de corniches, de frises, de chapiteaux, ces candelabres élégans, ces trépieds, ces siéges, décorés de plantes, de rinceaux, ciselés avec une exquise délicatesse, ces socles, ces autels en marbre, revêtus de bas-reliefs de l'invention la plus poétique.

Les camées, les pierres gravées qui se trouvent dans les collections royales, les vases décrits par d'Hancarville, les gracieuses peintures d'Herculanum et des bains de Titus, sont des sources abondantes et pures où les artistes régénérateurs de l'industrie lyonnaise, devront puiser désormais les moyens de répondre à l'espoir que le commerce fonde sur leurs talens..... Mais sans la vive inspiration du génie, et sans le goût qui choisit les matériaux, et les ordonne avec sagesse, l'artiste entouré de ces trésors, n'en sauroit faire un heureux usage. L'application déplacée des or-

nemens que nous venons d'indiquer, seroit presqu'aussi défavorable au but qu'un dessinateur doit se proposer, que le système suranné dont il faut tenter la réforme.

N'est-ce pas une erreur de goût, par exemple, que de surcharger les immenses surfaces de nos palais modernes, de ces petits objets qui se voient à Herculanum, à Pompeïa, dans des chambres étroites? Si les Grecs, ces sages observateurs des convenances, avoient eu à décorer la demeure de nos rois, nos galeries, nos salles d'assemblée ou de festin, dont les dimensions sont si vastes, ils auroient composé des groupes proportionnés à l'espace qu'ils devoient orner. L'effet des masses eût été combiné en raison des différens points de vue, pour donner à la décoration un aspect imposant et majestueux. D'agréables détails, qui plaisent à l'œil dans de petits appartemens, ne paroissent plus que des colifichets insignifians dans les salons spacieux. Un dessinateur instruit et intelligent doit éviter ce vice de *maigreur*, et lorsqu'il compose des dessins pour

de riches tentures, ne pas se laisser entraîner par certains préjugés dans ces abus d'imitation. Qu'il parcoure les salles, les escaliers, les portiques du Louvre, où Jean Gougeon et ses disciples sculptèrent ces cariatides, ces bas-reliefs, ces ornemens d'un style élégant et correct, et qui n'y sont placés qu'avec discernement! qu'il fouille dans les ruines du château d'Anet, il y découvrira encore ces chiffres entrelacés avec grace, et entourés des ingénieux emblêmes de l'attachement mutuel de Diane et de Henri! Ces excellens modèles lui apprendront comment le goût se concilie avec les convenances locales..... Mais dans les départemens privés de ces chefs-d'œuvre, à de grandes distances de la capitale, si l'on ne peut offrir qu'en récit à l'avide curiosité des étudians, tant d'objets dignes d'admiration, quelles seront les ressources?.... Le jeune le Sueur, d'après des dessins, des gravures, des empreintes antiques, ne sut-il pas se former un bon style, et placer ses ouvrages à côté des merveilles qui ont illustré le

siècle de Léon x ? Des secours de même nature, mais plus abondans encore, sont fournis aujourd'hui à l'enseignement public; et les musées secondaires peuvent aisément rassembler l'élite des plus utiles matériaux. Le burin retrace ces modèles pour étendre les progrès de l'art (N° 13), et le plâtre moulé multiplie par-tout les monumens que le temps a respectés.

Le dessin des fleurs procure encore au talent du dessinateur de bien aimables ressources. Les notions qu'il aura prises dans l'école de l'ornement, l'aideront à régler avec intelligence l'emploi qu'il voudra faire de ces agréables objets. Les Grecs dont les travaux de goût étoient guidés par un sentiment plein de finesse, avoient compris que la composition des dessins d'ornement devoit être assujétie à un ordre à-peu-près symétrique, afin que l'œil qui doit en jouir pût les parcourir sans fatigue. Dans leurs ouvrages en ce genre, les masses, les contours, les distances, les fonds, tout est compassé dans de justes mesures; en sorte que chaque

objet, correspondant uniformément à un autre, il résulte de cet arrangement méthodique une union telle, que la plus petite partie ne pourroit être supprimée sans laisser un vide choquant. Le désordre apparent que le génie du peintre se permet avec succès dans l'ordonnance pittoresque d'un tableau, n'offriroit qu'un aspect bizarre et confus dans des sujets de décoration où la marche de l'art doit se montrer sans déguisement. C'est l'instinct du goût qui a posé ces règles : on a pu les transgresser impunément quelquefois ; mais toujours on est forcé d'y revenir, et d'abandonner ces inventions burlesques où les plantes, les fruits, les insectes, les coquillages, sont entremêlés sans liaison ni convenance. Une saine éducation dans les arts peut seule prémunir celui qui veut inventer sans cesse, contre le danger de ces fausses licences.

Les fleurs demandent une étude particulière, et la connoissance des élémens qui appartiennent à ce genre de peinture ; l'éclat de leurs nuances, l'élégante souplesse de

leurs tiges, l'inépuisable variété des espèces se prêtent à toutes les combinaisons que le goût imagine pour suffire aux fantaisies du luxe. Les habiles maîtres en cette partie ont été si rares, et leurs chefs-d'œuvre sont d'un si haut prix, qu'il seroit difficile de trouver ailleurs que dans la capitale les modèles précieux d'un art dans lequel la prééminence de talent est assez généralement accordée aux artistes de la Hollande. Les dessinateurs pour les étoffes brochées et brodées, les indiennes, les papiers nuancés, pourroient joindre très-utilement à leurs travaux particuliers la pratique de ce genre de peinture. Je hasarderai quelques remarques sur la manière de deux maîtres célèbres, pour apprécier les secours que la nature de leurs talens peut offrir à ceux qui les étudient.

Les artistes qui, les premiers, s'adonnèrent presqu'exclusivement à peindre les fleurs, les fruits, et autres objets analogues, crurent devoir imiter tous les détails de leurs modèles avec une patience scrupu-

leuse. Un trait maigre, sec, et dépourvu d'élégance, imprimoit sur leurs premiers essais un caractère gothique. Le précieux fini de la main-d'œuvre les fit rechercher avec d'autant plus d'empressement, que les productions de ce genre étoient rares. Daniel Seghers mit plus de grace et de suavité dans sa manière de peindre, que Van-Kessel et Breughels de Velours ses devanciers. Tous les modèles dont la stabilité se prêtoit aux lenteurs d'une exécution très-soignée, sont rendus avec illusion dans les tableaux du Jésuite d'Anvers. Quant aux formes mobiles des fleurs, de celles sur-tout dont la fraîcheur se dissipe en un instant, elles ne conservent point sous son pinceau l'apparence de mouvement et de vie qui ajoute tant d'intérêt à ces charmantes imitations.

Jean-David de Heem, les deux Van-Aelst, et Véeninx, artistes incomparables pour les sujets inanimés, ne s'occupèrent pas assez particulièrement de la peinture des fleurs, pour avoir acquis un talent remarquable en cette partie.

Mignon s'y livra tout entier; et quoique dans la plupart de ses ouvrages, l'on puisse desirer un pinceau moins sec, des ordonnances mieux raisonnées, des effets plus harmonieux, l'on reconnoît dans le jet de ses plantes, le contour des formes, la vérité du coloris, et la finesse de sa touche, une main habilement exercée; dans ses beaux ouvrages, il seroit digne d'être proposé pour guide, s'il n'eût été surpassé par deux peintres qui, jusqu'à ce jour, ont conservé le premier rang dans l'opinion des connoisseurs.

Les éminentes qualités qui distinguent les talens de Baptiste et de Van-Huysum, diffèrent tellement entre elles, et néanmoins sont chacune si recommandables, que, sans la réunion de leurs divers moyens, il semble qu'un peintre de fleurs ne sauroit produire un ouvrage parfait dans toutes ses parties. Quels préceptes un jeune artiste peut lire dans leurs chefs-d'œuvre! Mais qu'il se garde de ne les admirer que pour s'en faire des idoles; son pinceau ne doit jamais être guidé par un sentiment emprunté.

Lorsque Baptiste, jeune encore, vint exercer ses talens à Paris, nul peintre de fleurs, avant lui, n'avoit montré cette vivacité d'exécution si favorable à l'étude d'un genre dans lequel la conformation variable des modèles veut être saisie comme à l'improviste. Personne n'imita mieux les heureux accidens de la nature dans le mouvement d'une libre végétation. Le trait énergique des contours est signalé dans ses tableaux par une touche pleine d'esprit et de franchise. Les plantes jetées artistement sur la toile, y sont rendues avec tant d'aisance, qu'elles semblent être nées sous son pinceau. Ces qualités, que Baptiste a possédées à un degré aussi éminent, devroient lui assurer toute supériorité sur les peintres qui ont couru la même carrière; mais dans un genre d'imitation qui ne parle qu'aux yeux, une couleur brillante, un pinceau précieux et velouté, ont tant de séduction, que l'on regrette quelquefois de ne pas trouver ces agrémens réunis dans les ouvrages de ce peintre. Quoi qu'il en soit,

sa manière libre et savante seroit propice à l'impatiente imagination d'un dessinateur, qui ne s'exerce ordinairement à peindre, que pour mieux enrichir sa mémoire. Si l'on remarque dans les nombreuses productions de Baptiste une exécution qui décèle un peu l'habitude du *métier;* que les formes de ses fleurs sont quelquefois tourmentées comme celles qui auroient vieilli dans les vases, que la couleur n'en est pas toujours également pure et légère, ces reproches s'évanouissent devant les circonstances qui commandoient ses travaux : en multipliant ses tableaux pour la décoration des palais, il se contentoit parfois, sans doute, de recourir à ses études au crayon.

Les successeurs de Baptiste en France, ne l'imitèrent que foiblement. L'art de peindre les fleurs ne tarda pas à dégénérer, et seroit enfin tombé dans le mépris, s'il n'eût récemment acquis une nouvelle considération par les talens du fondateur de notre école actuelle, et des artistes qui marchent dignement sur ses traces (N° 14).

Cet habile peintre, dès son début, guidé par les conseils d'un amateur plein de lumières, prit la nature pour unique modèle, et Van-Huysum pour objet de son émulation : il partage aujourd'hui la célébrité de ce maître dont il me reste à parler.

L'on sait que l'amour de la peinture étoit devenu pour Van-Huysum une passion ombrageuse. Elle soutenoit son courage, sa patience, et la contention d'esprit dont il avoit besoin pour accomplir les travaux les plus recherchés. Il joignoit au fini le plus précieux, l'agrément d'un pinceau séduisant. La nature seule est comparable à la fraîcheur, à l'éclat de son coloris. Toutes ses teintes sont harmonieuses, ses fleurs blanches sur-tout ont une pureté qui feroit le désespoir de ses imitateurs, si l'artiste que je viens de citer n'eût prouvé que ses secrets ne sont pas impénétrables. Par le secours des glacis, des couleurs diaphanes et autres procédés dont il faisoit, dit-on, un mystère, il est parvenu à exprimer l'effet des rayons du jour, soit qu'ils pénètrent des

corps transparens, soit qu'ils répandent une clarté extraordinaire sur des masses solides.

Quant à la disposition de ses groupes, elle est nette, la lumière bien établie, et les fleurs sont placées avec assez de discernement, pour que la nuance de chaque objet puisse conserver une certaine puissance de ton sans nuire à l'harmonie générale. D'agréables accessoires embellissent ses compositions; les nids d'oiseaux, les insectes, la rosée du matin, tous ces jolis détails, rendus avec autant de goût que de vérité, complètent l'illusion. Les amateurs hollandais paroissent avoir préféré les fonds clairs dans ses tableaux, et peut-être, en les ornant beaucoup, a-t-il trop consulté leur goût sur ce point.

Nous n'avons rien dit encore du dessin de ses plantes; il est correct, sans doute, mais on n'y retrouve pas la sûreté, l'élégance, qui distinguent le trait de Baptiste. Il est vraisemblable que Van-Huysum, dans son jeune âge, provoqué par son père, dont

l'atelier n'étoit qu'une manufacture de tableaux, s'est trop hâté de se livrer à la pratique du coloris, et que les momens qu'il auroit dû consacrer à acquérir la facilité du trait, ont été absorbés par l'exercice de la partie la plus attrayante de son art. Il n'étoit guère possible qu'il eût le temps de compléter à son gré l'imitation d'une fleur délicate sans consulter successivement plusieurs modèles; et si l'on considère encore l'extrême travail que des détails presqu'imperceptibles ont dû lui coûter, on regrette la peine qu'il s'est donnée pour exciter la surprise et captiver l'attention, sans rien ajouter à la jouissance de ceux qui savent apprécier son mérite.

Ces observations seront, peut-être, regardées comme téméraires relativement à des chefs-d'œuvre sur lesquels tous les motifs de louange ont été épuisés; mais l'admiration chez les jeunes gens, lorsqu'elle est fondée sur le préjugé des grandes réputations, est presque toujours sans réserve; c'est contre ce danger qu'on ne sauroit trop

les prémunir. Qu'un élève, en suivant l'impulsion d'un penchant naturel, prenne plaisir à caresser son ouvrage, ou qu'emporté par la fougue de son pinceau il tente, par des traits hardis, d'exprimer ses vives conceptions, n'importe; différens chemins mènent au but : il s'y traîneroit péniblement sur les traces d'un autre. Mais il peut avec fruit consulter dans les musées, qui se multiplient par-tout aujourd'hui, les diverses manières des grands maîtres ; il trouvera dans la variété des modèles offerts à ses regards, les moyens d'éprouver son inclination naturelle.

Ce seroit sur-tout dans le centre d'où les sciences et les arts répandent leurs plus vives lumières, au milieu des chefs-d'œuvre rassemblés dans les galeries du Louvre, qu'un jeune artiste, sortant de sa province, éprouveroit cette chaleur d'émulation qui seule peut donner à son génie tout le ressort dont il est susceptible.

Combien de germes précieux restent avortés dans le fond des départemens, qui pren-

droient un rapide accroissement s'ils étoient fécondés à Paris ! Qu'il seroit desirable qu'un prix d'émulation fût fondé dans les écoles spéciales à l'instar du grand prix de l'Ecole Française, et que l'élève couronné pût obtenir la gratification des frais d'un séjour dans la capitale, pour y achever ses études sous la direction des grands peintres ! Une telle faveur accordée, non-seulement aux sujets qui s'adonnent à la peinture, mais encore à ceux qui ne veulent se dévouer qu'à l'industrie commerciale, seroit bien favorable au perfectionnement des manufactures. Ces jeunes artistes, après avoir puisé dans leur source les véritables principes du goût, reviendroient dans les ateliers de province où ils en répandroient la connoissance. Autrefois les fabricans de Lyon trouvoient dans leurs bénéfices les moyens d'envoyer leurs dessinateurs à Paris, pour y chercher chaque année de nouvelles inspirations : la magnificence des monumens, les bibliothèques publiques, les riches collections de modèles dans tous les

genres, le spectacle varié des divers produits de l'industrie, leur offroient un complément de ressources qui ne peut se trouver que dans le centre des arts. C'est là qu'une saine critique prémunit l'inventeur novice contre les écarts d'une intempérante imagination.

L'on s'étonnera, peut-être, du vœu que j'ose former après avoir précédemment observé qu'un jeune homme, qui se destine au dessin, se trouve, à Paris, dans le cours de ses études, entraîné par les séductions de la peinture, et dédaigne les travaux d'industrie commerciale? Cette objection, que j'ai dû prévoir, a peu de consistance dans l'hypothèse actuelle: l'élève pensionné dans les écoles de la capitale, seroit assez éclairé sur les motifs de cette munificence, pour ne point se dissimuler les obligations qu'il lui resteroit à remplir, et pour perdre trop légèrement de vue le but des études qui l'auroient préparé au choix d'une profession. Les postes lucratifs auxquels il auroit lieu d'aspirer à son retour dans les manufactu-

res ; les applaudissemens réservés à des talens, dont le tribut seroit promis d'avance à sa patrie, préoccuperoient sa pensée par l'attente des plus douces jouissances. Il ne seroit pourtant pas impossible qu'une passion impérieuse pour la peinture, ne rendît parfois un élève infidèle à ses engagemens : dans cette supposition, l'industrie commerciale pourroit-elle se plaindre de la défection d'un sujet prédestiné pour un art, à l'influence duquel ses plus brillans produits ont dû leur perfection ?

Je rappellerai encore, que jamais les fabriques de Lyon ne furent plus florissantes qu'au temps où les jeunes dessinateurs étoient forcés d'aller demander l'instruction dans l'école de Laday, établie aux Gobelins. Les difficultés d'une étude si dispendieuse ne permettoient qu'à ceux dont les dispositions étoient éprouvées, d'aspirer à l'exercice de cette belle profession ; mais elle ne tarda pas à perdre son lustre, dès l'instant où plusieurs peintres de fleurs vinrent enseigner l'art du dessin en cette ville. Ils

multiplièrent à tel point leurs élèves, que les talens les plus estimables se trouvèrent bientôt confondus dans la foule des apprentis médiocres, dont la désastreuse fécondité porta un préjudice réel à l'ancienne réputation des tissus nuancés.

C'est par le noble aiguillon de la gloire qu'il faudroit aujourd'hui exciter le courage des artistes qui consacrent leurs talens à perfectionner les produits de l'industrie commerciale. Jusqu'à présent leur réputation ne s'est pas étendue au-dehors de l'enceinte des manufactures où ils travaillent, et des efforts, qui n'ont que l'intérêt pécuniaire pour mobile, restent toujours bornés dans leurs effets. Le dessinateur, qui prévoit avec inquiétude que le même caprice qui flatte ses débuts, réserve aussi des outrages à sa tête blanchie, ne songe qu'à se précautionner, par de prudentes épargnes, contre un décourageant avenir. Mais lorsqu'un sentiment d'esprit public animera son ardeur, le desir de la gloire lui fera porter les fruits de son industrie à cette exposition solemnelle,

où chaque citoyen, dans son ivresse, croit lui-même recevoir une couronne en voyant décerner le prix au vainqueur. Fête auguste et touchante! c'est la reconnoissance nationale qui tire de l'obscurité l'artiste utile et modeste, pour rendre à ses talens une justice que l'envie n'ose contester (N° 15).

Pourquoi des expositions préparatoires dans les villes industrieuses n'encourageroient-elles pas de timides aspirans à présenter leurs essais au concours général? Pourquoi les objets, distingués par d'unanimes suffrages, ne seroient-ils pas destinés, dans les départemens, à faire l'ornement des dépôts ouverts à la curiosité publique, à sauver de l'oubli le nom de leurs inventeurs, et même à leur faciliter l'accès des académies? « Si vous cherchez le génie, a » dit Raynal, entrez dans les ateliers, vous » le trouverez sous mille formes diverses ». Oui, ces hommes précieux, qui emploient de si ingénieux moyens, soit pour adoucir les maux, soit pour augmenter les agrémens de la vie, seroient bien dignes d'être appelés

dans ces sociétés honorables où le savoir et les talens exercent une sorte de magistrature.

En observant, dans le cours de cet ouvrage, quels ont été les effets de l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale, nous avons eu particulièrement en vue l'intérêt des fabriques lyonnaises. Le but des réflexions que nous avons osé soumettre au jugement de l'Institut, étoit d'appeler, sur l'état de langueur où ces manufactures sont réduites, l'attention bienveillante des savans dont les lumières concourent à fixer l'opinion publique.

Des symptômes de décomposition se manifestent de toute part dans ces fabriques. On voit diminuer chaque jour le nombre des anciens dépositaires des procédés les plus ingénieux. Les ateliers restent sans apprentis, et le défaut d'activité laisse éteindre plusieurs genres qui ont eu besoin, pour fortifier l'art principal et se perfectionner les uns les autres, de la longue durée d'une prospérité toujours croissante. Enfin la génération des dessinateurs, dont les talens

faisoient fleurir jadis ces manufactures célèbres, paroît frappée de stérilité. Ce fléau, le plus funeste peut-être pour ce genre d'industrie, puisqu'il en attaque la racine, ne peut être combattu que par la prompte organisation de l'Ecole spéciale de dessin promise à la ville de Lyon. Cet établissement fournira de puissantes ressources au commerce distinctif de cette cité. Dans ces vues, l'administration du Conservatoire des Arts a fait disposer un local, où le dessin de la figure, de l'ornement, des fleurs, le patronage des esquisses, et enfin la fabrication des étoffes, seront enseignés dans des écoles attenant les unes aux autres. C'est par une communication immédiate entre ces différens genres d'enseignement, que l'influence de la peinture pourra, sans obstacle, pénétrer dans les ateliers, et rajeunir un goût de dessin, qui semble appartenir encore à l'ancien systême. Le goût public veut retrouver aujourd'hui, dans les belles productions de l'industrie, le style des ornemens dont les Grecs ont tracé les modèles. Il ne

faudroit peut-être que quelques tentatives heureuses, faites sous la direction des professeurs de peinture, pour frayer aux fabricans une route dont la perspective est aussi brillante qu'elle seroit avantageuse.

L'on nous objectera que leur émulation est paralysée par des obstacles sans nombre; trouveroient-ils facilement à leur disposition des artistes, des ouvriers assez expérimentés? Pourroient-ils prudemment se permettre des essais très-dispendieux, sans avoir du moins la probabilité du débit de leurs marchandises? Des chefs-d'œuvre enfin, produiroient-ils d'autre effet que celui d'une admiration stérile, si la mode ne les adoptoit pour les parures, et n'en soutenoit la consommation? Ces difficultés, que le Conseil de Commerce avoit prévues, lorsqu'il sollicitoit les bienfaits du Gouvernement pour hâter le réveil des fabriques lyonnaises, pourroient être vaincues, si les fabricans d'étoffes avoient l'espoir d'entrer en lice pour l'exécution des présens destinés aux Souverains de l'Europe. Ils rechercheroient

alors des moyens de succès plus efficaces que ceux auxquels ils se sont bornés jusqu'à ce jour; ils appelleroient à leur aide les peintres célèbres; ils s'efforceroient de perfectionner leurs anciennes mécaniques; ils engageroient leurs chefs d'ateliers à essayer celles qu'une routine opiniâtre ne voudroit considérer que comme des objets de pure curiosité (N° 16).

Si l'usage des riches étoffes s'introduisoit dans la Cour de France, pour les habits de grande étiquette, l'on s'étonneroit que ces ouvrages merveilleux, bien dignes de redevenir les objets favoris du luxe, eussent été si long-temps négligés.

Les velours à grands dessins sur des fonds satinés, imaginés par les Génois, et perfectionnés dans les ateliers de Lyon; les riches brocards en dorure et nuances; les tissus réduits, dont la contexture n'est pas moins précieuse que le travail du pinceau s'ils étoient reproduits sur les métiers, sauveroient de l'oubli les procédés d'un art que la rivalité de l'étranger ne pourroit atteindre,

et dont elle a tenté vainement de s'emparer (N° 17).

Le projet de former des élèves dans l'art de réduire les esquisses en patrons, et des apprentis pour tous les genres de fabrication, de ceux même qui ne sont plus en usage, sera toujours abusif par-tout où la théorie ne sera pas immédiatement confirmée par l'expérience. Les véritables écoles, sont les ateliers du manufacturier. Il seroit donc indispensable d'entretenir constamment des métiers en activité dans l'école de fabrication. A cet effet, des plans de dessins pour ameublement, pour les grands habits de cour, comme pour les parures ordinaires, seroient mis en exécution dans les écoles du Conservatoire. L'exemple vaincroit, sans doute, la timidité du fabricant, que rebutent les difficultés des nouvelles entreprises.

Lorsque les commissions du Gouvernement feront naître l'espoir d'une consommation plus générale, les ateliers se repeupleront, et les artistes rechercheront des

occupations que le commerce pourra alors récompenser richement.

Sans les secours qui ont été sollicités par le Conseil et par la Chambre de Commerce de Lyon, les projets les mieux conçus, l'organisation raisonnée des écoles, le zèle des magistrats, ne feront que rendre plus sensibles les regrets que doit inspirer le déclin progressif d'un genre d'industrie qui a si efficacement concouru, par le passé, à l'accroissement de la fortune publique.

Me voici parvenu au terme de ce travail. Si je ne puis me flatter d'avoir dignement rempli la tâche que j'ai dû me prescrire, j'ai du moins pour garant de la bonne-foi de mes assertions, mon désintéressement personnel et ma propre expérience dans les arts. Je ne tiens plus au commerce que par mes vœux; mais je lui dois le loisir dont je jouis, et la reconnoissance seule a guidé ma plume.

NOTES

DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(N° 12.) Les observations judicieuses, et l'expérience d'un négociant qui connoît le goût des nations étrangères auxquelles il doit débiter les marchandises qu'il fait exécuter, dirigent avec beaucoup de succès les crayons d'un dessinateur.

Je pourrois citer, à l'appui de cette assertion, MM. Dufour de Leipsik, qui joignent à la connoissance du commerce, un jugement éclairé dans les arts.

(N° 13.) M. Baltard, peintre et architecte instruit, va donner au public un ouvrage important, où les monumens les plus curieux de Paris et de ses environs, avec les décorations extérieures et intérieures, sont gravés avec autant de soin que d'intelligence.

(N° 14.) Gérard van Spaendonch.

(N° 15.) La Foire nationale du Louvre.

(N° 16.) Les nouveaux métiers de l'invention de M. de la Salle, sont en mouvement à Lyon dans l'atelier du Conservatoire des Arts.

(N° 17.) L'on se ressouvient à Lyon que l'empereur Joseph II, visitant les manufactures de cette ville, admira d'un œil mélancolique les magnifiques tapis en dorure et nuances qui se fabriquoient alors pour le Levant.

FIN.

86-B6078